

LA FEMME

SENSIBLE.

EMMA  
J. J. J.



L  
T  
Ch



L'HOMME  
ET  
LA FEMME  
SENSIBLES.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S,

*Et se trouve à Paris,*

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques!

---

1775.

L'HOMME

ET

L'ÉLÉMENT

SÉRIÉS

TRADUIT DE FRANÇAIS

SECONDE PARTIE

A LONDRES



J  
à c  
Je  
je l  
le f  
dir  
de  
ble  
qui  
le  
con  
Ce  
me  
leu  
ré  
nat

---

**J**E joins une petite histoire  
à celle de l'Homme Sensible.  
Je ne dis point que le titre que  
je lui donne soit précisément  
le sien ; il seroit plus juste de  
dire que c'est un simple trait  
de la vie d'une femme sensi-  
ble : cette femme est Alméria  
qui, l'ame attendrie, écoute  
le récit de Mrs Turney , la  
console & la rend à son pere.  
Ceux qui aiment les détails  
me sauront quelque gré de  
leur avoir fait connoître ce  
récit plein de morale & de  
naturel , & me pardonneront

les défauts du style en faveur  
du genre : pressé par des cir-  
constances , je n'ai pû profi-  
ter de plusieurs traits que M.  
le C. D. C. l'homme que je  
connoisse aimant le plus la  
nature, & le plus sentimen-  
tal, si je puis me servir de ce  
terme , avoit ajoutés à l'his-  
toire de Mrs Turney : c'est  
une perte pour le Public &  
l'ouvrage.





# L'HOMME SENSIBLE.

---

## CHAPITRE XXXV.

*Il perd une ancienne connoissance. —*

*Aventure qui en est la suite.*

ILs étoient parvenus à peu de distance du village où ils devoient se rendre. Harley s'arrêta pour considérer les ruines d'une maison qui étoit sur la route. — Oh cieux, s'écria t'il ! qu'est-ce que je vois ? déserte & détruite ! je n'entens plus les cris & la rumeur innocente de

*II. Partie.*

A



2 L'HOMME SENSIBLE.

ceux qui l'habitoient. — Regarde; Edouard; la scène des plaisirs de mon enfance est dans la ruine & la désolation. C'étoit ici l'école où j'étois lorsque vous habitiez *South-hill*; il n'y a pas douze mois que je l'ai vûe sur pied, & ces bancs de verdure remplis d'une foule de jeunes créatures. — Cette esplanade servoit à leurs courses & à leurs jeux pendant leurs innocens loisirs; la charrue a renversé & enterré ce gazon; j'aurois donné plus de cinquante fois sa valeur pour le sauver du sacrilège de de cette charrue.

Cher Monsieur, reprit Edouard, ils ont peut-être, de leur gré, quitté cette place pour en occuper une aussi riante & plus commode.



— Ils ne sauroient l'avoir fait , dit Harley ; — je ne verrai plus la pelouse foulée par les pieds de ces tendres enfans ; je ne verrai plus ces arbres ornés des guirlandes que leurs jeunes mains avoient tissues. — Ces deux longues pierres qui sont-là , servoient autrefois de soutien à une petite cabane à laquelle j'avois moi-même travaillé ; nous allions nous y reposer , y manger , au sein du bonheur , des fruits savoureux. — Oh , Edouard ! ce bonheur étoit mille fois plus doux que celui que je pourrai jamais sentir.

Il exprimoit ainsi ses regrets , lorsqu'une femme traversa le chemin ; — elle donna quelques signes de surprise à l'at-

4 L'HOMME SENSIBLE.

titude d'Harley, qui, les mains jointes & levées au ciel, regardoit avec des yeux humides, les fourmens de la petite cabane. — Il étoit trop occupé pour l'appercevoir; Edouard l'aborda poliment, & lui demanda s'il n'y avoit pas eu autrefois une école à la place où ils étoient : — hélas ! un tems fut qu'on y voyoit une école; mais le Seigneur a voulu qu'on la détrût, parce qu'elle bornoit sa perspective. — Que dites-vous, sa reprit Harley sur le champ ? — Oui, Monsieur, & le gazon où les enfans avoient coutume de jouer, il l'a fait labourer. — Malédiction sur son cœur rétréci, dit Harley, puisqu'il a pû violer un titre si sacré ! Mais, que dis-je,

L'HOMME SENSIBLE. §

Edouard, que dis-je, ajouta-t'il en revenant à lui-même ! N'est-il pas assez puni le malheureux, puis-que la plus noble source du bonheur lui est refusée ? Les soucis dévorent son ame sordide, tandis que toi, mon Edouard, assis devant une croute de pain bis, tu souris sur ces membres défaillans qui ont sauvé ton fils & sa famille. — Si vous avez à parler à la maîtresse d'école, leur dit cette femme, je puis vous montrer le chemin de sa maison ; Harley la suivit sans savoir où il alloit.

Ils s'arrêtèrent à la porte d'une espèce de chaumière fort étroite ; la maîtresse d'école étoit assise sur un banc ayant devant elle un jeune garçon & une petite fille qui



6 L'HOMME SENSIBLE.

4  
tenoient chacun dans leurs mains  
un potage de pain & de lait. —  
Madame, dit Harley, n'auriez-  
vous pas connu un respectable  
maître d'école qui vivoit ici il  
n'y a pas longtems ? — Oui,  
Monsieur : le pauvre homme ! la  
ruine de sa maison a sans doute  
brisé son cœur, il mourut peu de  
tems après ; & comme personne  
ne s'est présenté, j'ai obtenu la  
place. — Et ce garçon & cette  
fille sont vos élèves ? Oui,  
Monsieur, ce sont deux malheu-  
reux orphelins que la paroisse m'a  
confiés ; ils sont, je vous assure,  
de la plus belle espérance. — Des  
orphelins, dit Harley ? Oui, Mon-  
sieur, nés de parens aussi honnêtes  
qu'il y en eût sur la Paroisse ; &



c'est une honte pour quelques hommes durs, d'oublier leurs parens lorsqu'ils sont dans le besoin.

— Madame, dit Harley, n'oublions jamais que nous sommes tous parens : il baïsa les enfans.

Leur pere, Monsieur, continua-t'elle, étoit un fermier du voisinage, homme industrieux & sobre s'il en fut jamais ; mais on ne peut rien contre le malheur : les mauvaises récoltes, les dettes qui sont pis encore, dérangerent ses affaires, & lui & sa femme sont morts de douleur ; c'étoit un couple bien aimable, bien honnête ; — il n'y avoit pas dans tout le canton un homme plus respectable que Jean Edouard, & tous les Edouards lui ressembloient.

8 L'HOMME SENSIBLE.

— Que dites-vous des Edouards ; s'écria le vieux soldat ? — les Edouards de *South-hill* ; c'étoit une bien digne famille. — *South-hill*, dit-il d'une voix languissante ! & il tomba dans les bras d'Harley qui étoit saisi d'étonnement. La maîtresse d'école courut chercher de l'eau , des essences ; avec ces secours ils firent revenir le malheureux Edouard. — Il regarda pendant quelques instans , comme s'il eût été dans le délire ; mais prenant ses petits fils dans ses bras : oh mes enfans , mes enfans ! vous ai-je ainsi retrouvés ? — Pauvre Jones ! je pensois que tu suivrois au tombeau les cheveux gris de ton pere. — Ses larmes interrompirent son discours , & il tomba

de nouveau sur le cou de ses enfans.

Mon cher Edouard , dit Harley, la Providence vous envoie pour les soulager , & je regarderai comme une bénédiction du ciel si je puis y concourir. — Oui, Monsieur, répondit le jeune garçon ; mon pere, lorsqu'il étoit mourant, pria Dieu de nous bénir , & d'envoyer notre grand-pere, s'il vivoit, pour nous secourir. — Où les a-t'on mis, mon enfant, dit Edouard ? — Dans l'ancien cimetiere, répliqua la femme : je vous y conduirai, dit le garçon, car j'y ai pleuré plusieurs fois depuis que je fus placé chez des étrangers. Il prit la main du vieux homme, Harley prit celle

10 L'HOMME SENSIBLE.

de la sœur, & ils vinrent en silence jusqu'au cimetière.

On y voyoit plusieurs vieilles pierres brisées par le bout, sur lesquelles étoient quelques lettres à demi-couvertes de mousse, pour désigner le nom des morts. Ils parvinrent à une de ces pierres sur laquelle étoient une R & un E, arrangés en chiffre de la manière la plus simple ; c'étoit la tombe qu'ils cherchoient : la voilà ; grand père, dit le petit garçon. — Edouard la fixa sans prononcer un mot ; la petite fille, qui avoit déjà soupiré plusieurs fois, se mit à pleurer ; son frère sanglotait, mais il tâchoit d'étouffer ses sanglots : — ma sœur, je vous l'avois bien dit de ne pas tant vous

attri  
& m  
la te  
de fa  
& m  
petit  
ley b  
les s'  
baïse



L'HOMME SENSIBLE. II

attrister ; — elle fait coudre déjà ,  
& moi je pourrai bientôt bêcher  
la terre ; nous ne mourrons pas  
de faim , nous pourrons subsister ,  
& mon grand-pere aussi. — La  
petite fille pleuroit toujours , Har-  
ley baïsa ses larmes , tandis qu'el-  
les s'échappoient à travers chaque  
baïser.





## CHAPITRE XXXVI.

*Il retourne dans la maison de sa tante.*

*— Un exemple de bon naturel.*

HARLEY ne put enlever qu'avec beaucoup de peine le vieux homme de dessus les malheureux restes de son fils. Ils revinrent chez la maîtresse d'école qui leur donna des lits pour cette nuit ; la seule auberge qu'il y eût aux environs, étoit à plusieurs milles.

Dès le matin Harley engagea le bon Edouard à venir avec ses enfans chez sa tante. Ils avoient une bonne journée de chemin. Le garçon marchoit tenu par la main de son grand-pere ; le nom d'Edouard lui avoit fait prêter par le

fermier voisin, un cheval pour la petite fille.

Harley revint avec ce train dans la demeure de ses peres, & sa jouissance étoit aussi complete que s'il fût arrivé de son voyage d'Europe avec un Suisse pour valet, une demi-douzaine de tabatieres, & des ressorts invisibles dans ses poches. Mais nos idées sont puisées dans le temple que la Folie s'est érigé. La mode, le bon ton sont les deux idoles auxquelles nous sacrifions les plaisirs naturels de l'ame, l'extérieur séduisant du bonheur nous suffit, le sentiment de la félicité nous est étranger. Harley agissoit & pensoit autrement.

Il courut vers sa tante : l'histoi-

14 L'HOMME SENSIBLE.

re de ses compagnons de voyage lui ruisseloit des lèvres ; la tante étoit économe, mais elle aimoit à faire le bien , & sa passion étoit d'obliger son neveu. Elle reçut le vieux Edouard d'un air plus complaisant qu'on eût pû l'attendre d'une vieille fille de soixante ans ; elle caressa beaucoup les enfans , & fit cuire elle-même des pommes pour leur souper. Ayant dressé un petit lit à côté du sien pour la fille, Edouard cherchoit à exprimer sa reconnoissance ; mais Harley arrêtoit ses paroles au moment où il vouloit les prononcer.

Le jour suivant, de très-bonne heure, Harley se rendit dans la chambre d'Edouard ; ils'attendoit

à le trouver dans son lit, mais il fut trompé, le vieux homme étoit déjà sur pied, & penché sur son petit-fils qui dormoit, il le considéroit, & les larmes couloient le long de ses joues. D'abord il ne vit point Harley ; mais dès qu'il l'apperçut, il tâcha de cacher sa douleur, & frottant ses yeux avec le dos de sa main, il marqua sa surprise de le voir levé de si bonne heure. — J'étois occupé de vous & de vos enfans, dit Harley : l'on m'apprit hier au soir qu'une de mes fermes étoit vacante ; si vous voulez l'occuper, je gagnerai un bon voisin, & je reconnoîtrai en quelque manière les soins que vous avez pris de mon enfance. — Comme les meubles m'appartiennent



16 L'HOMME SENSIBLE.

ment, ce sera pour vous une dépense de moins. — Edouard étoit attendri ; Harley le prit par la main, & le conduisit au petit manoir.

Il étoit agreste & sauvage ; mais dans la plus agréable position ; les secours d'Harley le rendirent habitable, il fit un Jardin, Pierre qui, dans la maison de la tante, étoit valet de chambre, maître d'hôtel & jardinier, eut ordre de fournir à Edouard les différentes semences dont il auroit besoin. J'ai vû Harley lui-même dans cette petite ferme, quitter son habit, & prendre la bêche ; c'étoit une scène tranquille de vertu capable d'arrêter un ange dans ses courses de miséricorde. Harley avoit élevé



un monticule sur lequel étoit placé un petit moulin pour amuser les enfans : quelque fois debout il les fixoit d'un œil attendri , le sourire du sentiment sur les lèvres ; & le vieux Edouard levant les yeux au ciel , & les jettant sur Harley , faisoit une priere muette de reconnoissance.

Pere des miséricordes , laisse-moi te remercier aussi ! Non-seulement tu as assigné des récompenses éternelles à la vertu , mais même dans ce monde de corruption & de peine , nos devoirs sont presque toujours tissus avec le bonheur.



## FRAGMENT.

*L'Homme sensible parle de ce qu'il n'entend point. — Un incident.*

..... EDOUARD, dit-il, j'ai tout l'amour que je dois avoir pour mon pays. Chaque individu s'approprie une portion de la gloire & de la puissance de sa nation ; mais je ne saurois me réjouir de nos conquêtes dans les Indes. Vous me parlez des possessions immenses que les Anglois se sont acquises ; je ne m'en occupe jamais sans chercher aussi par quel droit ils en font les maîtres. Ils y vinrent comme négocians , recherchant , pour les apporter dans leur patrie , les commodités , les

superfluités dont elle manquoit ; & quelques grands que fussent leurs profits, ils étoient justes : mais quel est le titre des sujets d'un certain royaume , pour établir leur empire dans l'Inde , pour donner des loix à un pays où les habitans les reçurent comme des freres ? Vous dites qu'ils sont plus heureux sous notre domination , que sous le despotisme de leurs princes. La conduite de ceux qui les ont asservis , me feroit douter de ce principe. Ils ont épuisé les trésors des Nababs ; & ceux-ci , pour s'en faire de nouveaux , oppriment l'industrie de leurs sujets. Nous ne devons pas être surpris lorsque nous voyons nos citoyens aller en foule dans les Indes : le

motif de conquête, quelque barbare qu'il soit, n'est qu'une considération secondaire. Il y a des postes lucratifs auxquels ces guerriers aspirent ; c'est - là que leurs amis les placent ; par-là ils font des objets d'envie pour leurs compatriotes. Quand verrons-nous un Gouverneur quitter l'Inde avec l'orgueil d'une honorable pauvreté ? — Vous parlez des victoires qu'ils ont remportées ; elles sont ternies par la cause qui les a fait combattre. Vous nombrez les dépouilles ravies à leurs prétendus ennemis ; elles sont trempées de sang humain.

Pouvez-vous me nommer un conquérant donnant le bonheur & la paix au pays conquis ? se



servant de ses richesses pour consoler ceux dont le pere, le fils ou le mari sont tombés dans la bataille? usant de sa force pour délivrer les nations qui gémissent sous le poids de l'esclavage? — Nommez-m'en un qui cherche à rendre respectable le nom anglois, par des actions généreuses, auxquelles l'homme le plus sauvage ne peut résister? — Rend-il à son pays tout ce qu'il lui doit; aux autres hommes ce qu'ils sont en droit d'en exiger? Revient-il au sein de sa patrie, sans faste dans ses habits, sans esclaves à sa suite, sans carrosses brillans à sa porte, & sans bourgogne sur sa table? Voilà les lauriers que les princes devroient envier; voilà les tro-



phées qu'un homme honnête ne pourroit condamner.

Vos maximes sont justes, M. Harley, dit Édouard; je ne suis pas en état de vous répondre, mais j'imagine qu'il y a de fortes tentations dans le maniement des grandes richesses. Un pauvre homme comme moi ne peut avoir ces tentations, ni en parler, parce qu'il ne les connut jamais; & peut-être ai-je raison de bénir Dieu de m'avoir toujours éloigné de l'appas des richesses, parce que j'aurois sans doute succombé tout comme un autre. Vous savez, Monsieur, que la mode en est passée, de ces tems dont parlent les livres, où les grands généraux mouroient si pauvres, qu'ils ne

laissoient pas même de quoi se faire enterrer. Les peuples n'en bénissoient que mieux leur mémoire. Si nos Gouverneurs d'aujourd'hui les imitoient, il n'y auroit guères que vous & quelques hommes de votre bon naturel qui voudroient les en remercier.

Je suis fâché, reprit Harley, qu'il y ait beaucoup trop de vérité dans ce que vous dites. Tel que soit le courant de l'opinion générale, elle ne peut nous enlever nos sensations secrètes : la jouissance de l'ame peut-elle nous faire perdre cet invisible tact qui applaudit à la bienveillance, & censure l'inhumanité ? Faisons-nous un rempart de cette sensibilité, & vivant éloignés du ru-

## 24 L'HOMME SENSIBLE.

multe & de la foule , nous aurons plus d'occasion de gouter ce bonheur suprême.

Ils étoient parvenus , en raisonnant ainsi , auprès de la petite demeure d'Edouard. Une servante qu'Harley avoit pris pour l'aider dans le soin de sa petite famille , vint à leur rencontre jusques dans l'avenue : — Ah ! dit-elle , nous avons au logis , une jeune Dame qui caresse les enfans. — Edouard fut surpris de cette visite.

La jeune Dame étoit Miss Walton ; Harley lui avoit raconté l'histoire du vieux Edouard. La curiosité ou tout autre motif que nous ignorons , lui fit naître l'envie de voir ces petits enfans. L'occasion de la satisfaire ne tarda pas

à se présenter ; elle les rencontra dans une de leurs promenades ; leur fit plusieurs questions , & satisfaite de la naïve simplicité de leurs réponses , elle leur promit , s'ils continuoient d'être de bons & dociles enfans , de revenir les voir , & de leur apporter quelques petits présens. Miss Walton , suivie seulement d'une femme de chambre , venoit accomplir sa promesse ; elle avoit un habit complet pour le petit garçon , & des ajustemens pour la sœur. Elle avoit eu le tems de les parer de leurs nouveaux atours avant qu'Edouard & Harley fussent revenus. Le garçon entendit la voix de son grand-pere , & avec ce ravissement naïf que sa belle parure lui



donnoit, il courut à la porte pour se faire voir. Mettant une main dans celle du vieux homme, & de l'autre montrant sa sœur : voyez, dit-il, ce que Miss Walton nous a donnés. — Edouard étoit stupéfait ; — Harley porta les yeux sur Miss Walton, & ensuite vers la terre. — On voyoit des larmes d'attendrissement dans ceux d'Edouard. — Il joignit ses mains : — Je ne saurois parler, jeune dame, pour vous remercier. — Harley ne le pouvoit pas davantage : — Il avoit une foule d'expressions sur les levres ; mais elles sortoient en si grande abondance de son cœur, qu'il ne put prononcer une syllabe.....



## CHAPITRE XL.

*L'Homme sensible jaloux.*

LE désir & le besoin de communiquer ses idées, est, selon les philosophes, une des plus fortes preuves que l'homme est, de sa nature, un animal sociable. Ce désir est en effet un des penchans les plus marqués dans l'homme; mais on peut douter si ce plaisir, car c'en est un, ne provient pas de son amour-propre plus que de sa sociabilité. Nous observons tous les jours, que les mauvaises nouvelles se répandent plus vite que les bonnes. N'est-ce pas aussi dans l'amour-propre qu'il faut chercher la source du plaisir que

## 28 L'HOMME SENSIBLE.

nous éprouvons, en observant les effets des grands sentimens & des passions vives ? Nous sommes tous philosophes en ce point ; & c'est peut-être parmi les spectateurs de Tyburn, que se font les réflexions les plus naturelles.

C'est d'après tous ces motifs sans doute, que Pierre vint un matin dans la chambre de son maître, avec un visage qui montrait le desir qu'il avoit de parler. — Harley ne l'apperçut point d'abord, car ayant chaussé ses souliers, il avoit été distrait, au moment qu'il alloit les boucler, à chercher & à dessiner des figures dans le feu. — J'ai vergetté vos habits, Monsieur, comme vous me l'aviez ordonné., — Harley,

ne fit qu'un signe de tête. — Pierre observa que son chapeau avoit aussi besoin d'être vergetté; — Harley fit un autre signe. — Enfin Pierre ajouta que le feu étoit en désordre, & prenant les pinces, il déranger le turban & la tête d'un Sarrazin au moment que son maître lui cherchoit un corps. — La matinée est froide, Monsieur, dit Pierre : — je le crois, dit Harley : — oui, Monsieur, je viens de la Ferme de Thomas Dowson pour quelques fruits qu'il avoit promis à Mistriss Margery. — Il y eut un grand repas hier chez Thomas. Tous les gens de Sir Harry Benson & de l'Ecuyer Walton en étoient. Il y avoit des violons &



un bon souper vraiment : Thomas étoit encore tout rouge lorsque je l'ai appelé ce matin, — & j'ai entendu dire que Sir Harry alloit épouser Miss Walton. — Comment ! Miss Walton se marie, dit Harley ? — Cela doit être, Monsieur, car la femme de Thomas me l'a dit, sûrement les domestiques de Sir Harry le lui ont dit, & ceux-ci le tiennent de leur maître ; mais malgré tout cela je crois que si : — n'aurez-vous jamais fini votre bavardage, interrompit Harley ? — Ma tante est-elle dans le salon pour le déjeuner ? — Oui, Monsieur : — Dites-lui que je m'y rendrai dans le moment.

Lorsque Pierre fut parti, Har-

ley resta un instant les yeux fixés vers la terre ; les derniers mots de la phrase de Pierre : Miss Walton se marie , étant encore présens à son oreille , il soupira , & descendit avec ses souliers tels qu'ils étoient & les boucles dans sa main.

La tante étoit accoutumée à ces sortes de distractions ; d'ailleurs la gravité qu'elle avoit acquise dans les soins du ménage , lui laissoit voir froidement ces petits accidens , & l'empêchoit d'en rire.

— Elle avoit appris le prétendu mariage de Sir Harry Benson avec Miss Walton. — Je les crois un peu parens , dit-elle à Harley ; le bisayeul de ce Sir Harry , qui étoit Membre du Parlement pour le Comté , sous le regne de

Charles I. & un des plus aimables cavaliers de son tems , fut marié à une fille des Walton.

— Harley répondit simplement, que tout cela pouvoit être ; mais qu'il ne s'étoit jamais trop occupé de ces détails. — Vous avez tort , mon neveu ; avant que j'eusse votre âge, je savois toute la généalogie des familles du voisinage , & j'avois la nôtre en jettons ; — c'étoit un présent de ma grand mere : on avoit alors des égards pour la noblesse ; mais aujourd'hui c'est l'argent & non la naissance qui donne la considération : c'est une honte pour notre siècle.

Harley n'étoit pas trop d'humeur d'entrer dans cette discus-

fion ; mais il avoit toujours conservé le plus grand respect pour sa tante , & il l'écouta fort attentivement.

Nous blâmons l'orgueil du riche , dit Harley ; mais c'est la faute du pauvre , pourquoi s'humilie-t'il ?

En effet , répliqua la tante , pourquoi être jaloux de ne pas faire la même figure que son voisin ? Je vous le répète , je l'ai souvent remarqué avec Mistriss Dorothée Walton. Les tems ont bien dégénéré : il y avoit l'autre jour , pour revenir à mon sujet , chez M. Walton , la fille de ce gros homme qui se donne lui-même le titre de marchand de Londres , & qui , comme je l'ai appris depuis ,



### 34 L'HOMME SENSIBLE.

n'a rien de plus qu'une boutique d'allumettes. — Eh bien ! nous quitions la table pour aller prendre du thé, & j'étois à deux pas de la porte, lorsque cette fille me poussa pour passer avant moi, — comme si elle avoit voulu dire : cedez le pas à ceux qui valent mieux que vous ; — mais *Mistris* Dorothee le lui rendit bien, car pendant tout le tems que nous primes le thé, elle ne cessa de parler de sa famille, & de la différence qu'il y a entre ceux qui sortent d'une noble origine, & ceux qui portent leurs cottes d'armes dans leur coffre-fort.

L'indignation de la bonne tante fut suspendue par l'arrivée de sa femme de chambre, qui lui ap-

portoit plusieurs robes du vieux tems, qu'elle fit examiner à Harley. Elle vanta la solidité, la bonté de l'étoffe, la grandeur du dessein, & promit à son neveu d'en faire présent à sa femme, lorsqu'il seroit marié. Harley soupira; & regardant aux fenêtres, dit qu'il alloit faire un tour de jardin.

Il s'assit sur un banc de gazon qui dominoit la plus belle vue du monde, & penché sur son coude, de son bâton il grattoit la terre :  
 — Miss Walton se marie ! — mais que me fait cela ? — Puisse-t-elle être heureuse ! ses vertus le méritent. — Son mariage doit m'être indifférent. — J'avois fait quelques songes agréables ; ils se sont évanouis. — Oui, son mariage doit m'être indifférent,      Bvj

### 36 L'HOMME SENSIBLE.

Dans le moment il vit un domestique avec un noeud de ruban à son chapeau, qui entroit dans la maison — Ses joues devinrent brulantes. — Il garda son oeil fixé vers la porte où cet homme étoit entré; & se relevant, il se mit à le suivre.

Arrivé devant cette porte, son cœur palpita si violemment que lorsqu'il voulut appeller Pierre, la voix lui manqua. — Il s'arrêta quelques minutes dans cet état d'agitation, & dans l'attitude d'un homme qui écoute. — Pierre vint par hasard : — Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ? — Où est le domestique de M<sup>r</sup>. Walton ? — de M<sup>r</sup>. Walton ? il n'y a, Monsieur, personne ici de ses gens,

que je sache : — ni de Sir Harry Benson? — Il n'attendit pas la réponse ; il apperçut ce chapeau qui l'avoit troublé, suspendu à côté de la porte. — Un peu rassuré, il entra, & voyant l'étranger, d'une voix foible encore, il lui demanda s'il désiroit quelque chose de lui. L'homme un peu déconcerté, lui répondit que non. — N'êtes-vous pas au service de Sir Benson? — Non, Monsieur. — Vous me pardonnerez, jeune homme ; je le croyois, au ruban qui est à votre chapeau. — Monsieur, je suis au service du Roi ; Dieu protège Sa Majesté, & ces rubans nous les portons ordinairement lorsque nous allons faire des recrues. — Des recrues? —



### 38 L'HOMME SENSIBLE.

Les yeux d'Harley brillèrent à ce mot. — Il saisit la main du soldat, & la secouant avec vivacité, il ordonne à Pierre d'apporter une bouteille du meilleur vin de sa tante. — La bouteille fut apportée : — vous pourrez boire rasade à la santé du Roi, — du Roi & de votre honneur. (\*) — Non, la santé du Roi d'abord ; vous boirez la mienne au second verre. Pierre regardoit aux yeux de son maître, & versoit avec quelque répugnance. — Maintenant à la santé de votre maîtresse, dit Harley ; chaque soldat a une maîtresse. — l'homme s'excusa : — pour votre maîtresse vous ne pouvez

---

(\*) Titre donné à ceux qui ne sont point Lords, & qui vivent noblement.

pas refuser. — C'étoit le meilleur vin de la tante ; Pierre le voyoit sortir avec peine du gouleau, & le verfoit en tremblant. — Remplis ce verre, Pierre, dit Harley, remplis hardiment. — Pierre le remplit, & le soldat ayant nommé Suckey Simpson, le but en un clin d'œil. — Tu es un brave garçon, dit Harley, & je t'aime pour cela : il engagea Pierre à le faire diner avec lui, & se promena dans la chambre d'un pas plus leste & plus gai qu'auparavant.

Il ne jouit pas longtems de cet heureux retour de gaieté. Le Curé de la paroisse vint lui demander à diner. Ses visites étoient , à vrai dire, faites à la tante plus qu'au neveu, & les Dames du voisinage

qui, comme certains grands philosophes, trouvoient le nœud de tout, prétendoient qu'il y avoit entre lui & la Dame, un attachement secret : elles ajoutoient que pour venir à son dernier point de maturité, l'union la plus tendre devoit bientôt le suivre.

Ils finissoient de diner, & se disposoient à dire graces, lorsque le Curé dit à Mistriss Margery, qu'elle devoit s'attendre à une paire de gants blancs, puisque Sir Harry Benson, comme chacun le dit, va épouser Miss Walton. — Harley répandit un verre de vin qu'il alloit boire ; — mais il se remit aussi bien qu'il le put, & se soutenant de tout son courage, il versa rasade & la but à la santé de

Mifs Walton : — de tout mon cœur, dit le Curé, — à la future épouse. — Harley auroit dit de même ; mais le mot d'épouse lui resta dans la bouche, sa confusion étoit visible ; le Curé étant entré dans une conversation sérieuse avec Mistriss Margery , Harley les quitta.

Il ne vit point sa tante jusqu'au souper. Cet intervalle il le passa à errer comme un spectre , autour du lieu où son trésor est déposé. Harley s'approcha d'un petit bocage voisin du château de M. Walton ; il avoit une clef de la porte ; il ouvroit, lorsqu'il vit sur une terrasse Mifs Walton se promener avec un homme en habit de chasse. Il imagina que c'étoit Sir



42 L'HOMME SENSIBLE.

Benson : il s'arrêta, la main lui trembloit si fort, qu'il ne pouvoit tourner la clef; cependant il ouvrit & fit quelques pas. Le petit chien de Miss, les oreilles droites, abboyoit: — il s'arrêta de nouveau. Le courage lui manqua, il revint, & fermant la porte aussi doucement qu'il lui fût possible, — il se leva sur la pointe du pied, regardant par-dessus la muraille si Miss Walton & l'homme qui l'accompagnoit, étoient partis. — Dans ce moment un berger fit entendre ses pipeaux, la tendre mélancolie de ce son acheva de l'attendrir; — il ne falloit plus que cette note d'expression pour le vaincre. — Il soupira, versa quelques larmes, & quitta la porte.

A souper sa tante observa qu'il étoit plus sérieux qu'à son ordinaire ; mais elle n'en soupçonnoit point la cause. — On peut trouver étrange qu'elle fût la seule personne de la famille à ignorer l'affection d'Harley pour Miss Walton. Nous en avons cherché la raison vainement, il ne nous est pas possible de rendre compte de son ignorance à ce sujet.

Un jour ou deux après, Harley avoit si bien pris le dessus de son amour, qu'il fut en état de composer la Pastorale suivante.

## L A V I N I E.

Pourquoi le soupir se dérobe-t'il de mon sein ? Pourquoi mon œil se fixe-t'il sur la terre ? Viens, donne moi mes pipeaux, j'essaierai de bannir mes soucis.

#### 44 L'HOMME SENSIBLE.

Hélas ! pourquoi ces accens autrefois d'accord avec le sourire d'une Muse folâtre , sont-ils devenus tristes maintenant ? refuseroit-elle des sons de gaieté à celui qui l'implore ?

J'avois eu pour mon maître le doux sourire de Lavinie. Je cherchois à me joindre aux chœurs bruyans d'une franche gaieté. — Hélas ! mes jours ont bien changé , ai-je pû l'ignorer ? Lavinie — ne peut jamais être à moi.

Un autre plus heureux me la ravit. La fortune bizarre lui fait don de la jeune fille. Quoique tout espoir m'ait abandonné , m'ait trahi , pourrai-je l'aimer moins ?

Ses beautés sont éclatantes comme le matin , avec transport je les

L'HOMME SENSIBLE. 45

comptois. — De tels attraits, de telles vertus, je les connoissois, je ne la louois plus.

Je ne la nommois point Déesse d'amour, je ne l'appellois point beauté divine; que les autres passions employent des mots, ce ne sont pas-là les figures de la mienne.

L'art ni les mots ne purent me servir & me soulager: elle regnoit dans le trouble, dans les palpitations de mon cœur; elle brilloit dans chaque regard de mes yeux.

O insensé! dans les cercles brillans que la mode folâtre conduit, — vous devez parler comme la mode l'ordonne. — Hélas! y a-t'il des modes en amour?

Ceux là sont bien simples, qui estiment la langue qui s'exerce à



tromper ! Ne savois-je pas qu'elle a assez de raison pour dédaigner un clinquant que la folie a tissé ?

Lorsque je parlois, je la voyois se pencher avec un aspect si rêveur & si doux ! — Mes discours étoient ceux des bergers ; un citadin n'auroit osé les répéter.

Elle est douce comme les gouttes de rosée qui tombent du calice du pois en fleur. — Peut-être lorsqu'elle sourioit sur tout le monde, j'avois pensé que son sourire étoit pour moi.

Mais pourquoi parlerois-je de ses charmes ? hélas ! moi que ces charmes ont ruiné ! J'en aime trop le souvenir, pour m'enlever à la peine qui le suit.

Vous, ames d'une trempe plus

délicate , qui n'allez pas feules au plaisir , qui portez la touche douce & tendre du sentiment inconnu aux enfans du monde.

Vous savez , quoique je ne puisse l'exprimer , pourquoi follement j'idolâtre ma peine ; vous ne croirez pas moins à ma douleur , quoique je sois inhabile à me plaindre.

Je me penche sur mon bras avec un soupir sur mes lèvres. Mes amis condamnent ma tendre mélancolie ; il me semble , & je ne puis dire pourquoi , que je me haïrois d'être joyeux comme eux.

Lorsque je me promenois devant la pompe de l'aube matinale , l'horison me paroissoit éclatant & superbe. Le matin a-t'il perdu son

éclat & sa fraîcheur , je suis triste à mon lever.

Etendu sur les bords d'un ruisseau , son murmure me sembloit exprimer des notes de joie. Maintenant il me paroît sombre , & les fleurs de son rivage sont ternies.

La gaieté d'un ami attiroit le rire sur mes lèvres. Ils rient maintenant , & j'ignore pourquoi. — Mes regards sont fixes & n'aperçoivent rien.

Ils chantent la douce hymne de May , ils la chantent avec la gaieté dans les yeux , le plaisir dans le cœur : je la chantois aussi avec transport , elle est devenue triste pour moi.

Oh ! donnez-moi la lumière incertaine qui vacille en éclairant  
les

les ombres. Donnez moi les horreurs d'une nuit enveloppée de silence & d'obscurité.

Laissez-moi errer sur les bords d'un lac où la lune réfléchit sa pâle clarté. Oh ! que je puisse traîner mes pas sur le tombeau nouvellement couvert.

Quand pourrai-je , dans son paisible sein , assoupir toutes mes douleurs ; & si le hazard conduit un jour Lavinie à ma tombe , — oh ! que ne puis-je mourir tout-à-l'heure , si elle doit y verser une larme !

Si l'ame du juste visite encore ces demeures de peine , mon destin fortuné sera peut-être de veiller sur les pas de Lavinie. Je serai là pour réchauffer la douce pensée



de son sein ; & s'il est oppressé par la douleur , je pourrai l'adoucir par les conseils de la patience.

Alors , alors , dans le repli le plus secret & le plus tendre , je pourrai dire : Colin fut sincère ; & remarquer aux gonflemens de son cœur , si l'idée de Colin la poursuit.



## F R A G M E N T.

*Le Pupille.*

... A l'égard de la plus noble partie de l'éducation , M. Harley , la culture de la sensibilité ? — Réveillez les sensations de l'ame , que le cœur soit développé , les objets mis sous le point de vue où la nature les a placés , & ses décisions seront toujours justes. — Et le monde ? Il rira. Eh bien , qu'il rie & qu'il soit un sot ! Et le jeune homme qui ne soupçonne pas ses tromperies , voudra rire aussi ? — Les hommes lui interdiront tout ce qui porte l'aspect de la nature , & lui parleront de la beauté de la vertu.

Je n'ai pas oublié, sous ces cheveux blancs, que je fus jeune autrefois, & ardent à poursuivre le plaisir; je voulois être aussi heureux qu'honnête: j'avois des idées de vertu, d'honneur & de bienfaisance que je n'avois jamais réfléchies; mais je sentoís mon ame transportée à ces nobles objets. — Il est impossible, me disois-je, qu'il y ait la moitié autant de scélérats qu'on se l'imagine.

Je voyageois, parce que les gens de mon rang doivent voyager. J'avois un gouverneur, parce que c'est aussi la mode; mais mon gouverneur étoit gentilhomme, ce qui n'est pas toujours la mode pour les gouverneurs. Sa noblesse étoit tout ce qu'il tenoit de son

père , dont la prodigalité ne lui avoit pas laissé un sol d'héritage.

Mon cher Monford , lui dit un jour mon pere , j'ai une grace à vous demander ; mais je ne veux pas être refusé. Vous avez voyagé comme il convient à un homme de sens ; ni la France , ni l'Italie n'ont fait perdre à Monford les mœurs & la probité qu'il avoit en quittant l'Angleterre. — Mon fils veut commencer ses voyages , voudriez - vous le prendre sous votre tutelle ? — Monford rougit : — le visage de mon pere devint écarlate ; — il pressa la main de Monford contre son sein , comme s'il avoit dit : — mon cœur n'a pas voulu vous offenser. — Monford soupira deux fois ; — je



fuis un orgueilleux original, dit-il, & vous me pardonnerez. — Il soupira une troisième fois: — je ne puis entendre parler de dépendance. — Dépendance, répondit mon pere! qu'il n'y ait jamais un tel mot entre nous! Seroient-ce quelques mille livres de plus qui me rendroient indigne de l'amitié de Monford? Ils s'embrassèrent, & je ne tardai pas de partir avec Monford pour mon gouverneur.

Nous arrivâmes à Milan où mon pere avoit un ami qu'il s'étoit fait en Angleterre. Le Comte, car il étoit de qualité, voulut rendre au fils tout ce qu'il devoit au pere; il nous logea dans son palais, nous présenta dans sa famille; ses amis

nous fêtoient & nous careffoient. Je fus si fatisfait de notre maniere de vivre , que je ne songeois plus à l'Angleterre que comme à un pays étranger.

Le Comte avoit un fils à peu près de mon âge : à cet âge un ami est de facile acquisition, nous le devînmes à la premiere vûe.

Il me fit connoître plusieurs jeunes gens riches & bien nés , aimant le plaisir , en état de se le procurer. Après avoir passé avec eux plusieurs soirées agréables , je m'en fis une habitude si forte , que je ne pouvois y manquer sans une espèce de mal-aïse ; & nos rendez-vous qui n'avoient été que fréquents , remplirent bientôt toutes nos journées.

Quelquefois après une conversation pleine d'instruction & de gaieté, le jeu étoit admis comme une ressource de plus, & un simple amusement. J'étois novice dans cet art ; je recevois des leçons, comme font tous les élèves, en payant assez bien mes maîtres. — Ce n'étoit pas le seul mal que Monford avoit prévu devoir naître de mes liaisons. Sa méthode n'étoit pas de faire des remontrances ; il me questionnoit souvent sur les compagnies que je fréquentois ; mais de la manière dont un homme indifférent s'en feroit informé. — Je lui parlois de mes amis, de leur candeur, de leur éloquence, de leur vive amitié, de leur sensibilité : & leur hon-

neur, disois-je, en mettant la main sur ma poitrine, leur honneur, il est sans tache, il est incontestable. Monford me félicitoit de ma bonne fortune; il me demanda si je voulois le présenter dans ces assemblées, je l'introduisis le lendemain.

La conversation fut animée, ils déployerent toute la légèreté, l'esprit & la bonne humeur que mes éloges avoient annoncé à Monford. — Les discours de notre ami, le fils du Comte Respino, éclatoient des plus purs sentimens d'honneur, adoucis par les sensations les plus délicates de l'ame. — Monford parut enchanté : quand reviendrons-nous, me dit-il en sortant ? — Cette question



me plût, je promis de l'y ramener le lendemain.

En allant au rendez-vous, il m'éloigna de la route sous prétexte de voir les ouvrages d'un jeune sculpteur, — & nous étions près de la maison où Monford m'avoit dit qu'il demeurait, lorsqu'un enfant de l'âge environ de sept ans, vint à nous dans la rue; il s'arrêta devant Monford, & le prenant par la main : mon cher Monsieur, dit-il, mon pere va bien, il vivra pour prier Dieu pour vous & vous bénir. — Oui, il vous bénira, quoique vous foyiez Anglois; malgré ce que le moine disoit ce matin, que vous n'iriez point au Ciel. — Il ira au Ciel, ai-je répondu, puisqu'il a sauvé mon

pere : venez , venez le voir , Monsieur , & nous serons tous heureux.

— Mon petit ami , je suis engagé maintenant avec Monsieur que vous voyez. — Il viendra aussi , & comme je présume qu'il est Anglois , il apprendra comment un Anglois va au Ciel. — Monford sourit , & nous suivîmes le petit garçon.

Après avoir traversé une petite rue , nous arrivâmes à la porte d'une prison : je fus surpris , notre jeune guide s'en apperçut. Avez-vous peur , Monsieur , dit-il ? j'avois peur aussi le jour que j'y entrâi ; mais mon pere & ma mere font ici , je n'ai pas peur quand je suis avec eux. Il prit ma main , & me conduisit à travers un passage

obscur, jusqu'à une petite porte à laquelle il frappa. Un enfant plus jeune que celui-ci, nous ouvrit. — Monford entra avec la douce & noble assurance d'un être supérieur ; je le suivis dans le silence & l'étonnement.

Sur une espèce de grabat, on voyoit un homme dont le visage étoit si exténué de maladie, & le regard si terne & abbattu, que je fus saisi d'horreur. Un paquet de vieux linge lui servoit d'oreiller ; mais il avoit un plus digne soutien. — Le bras d'une femme belle comme un ange, prosternée à côté de son lit. La mélancolie & la douleur étoient fixés sur son visage baigné de larmes. L'homme malade baisoit ces lar-

mes , en tâchant de sourire. — Lorsqu'elle vit Monford , elle se traîna vers lui pour embrasser ses genoux , il la releva , elle jeta ses bras autour du cou de Monford , & versa un torrent de bénédictions & de remerciemens mêlés de sanglots ; il est au-dessus du pouvoir de l'éloquence de les exprimer.

Modérez-vous , mon amour , dit l'homme malade ; mais celui qui a causé cette émotion , voudra bien en pardonner les effets. — Comment est ce , Monford ? que vois-je ? — Vous voyez , répliqua l'étranger , un malheureux abimé dans la pauvreté , affamé , mis en prison , alité ; mais ce n'est rien. Voilà sa femme , ses enfans



manquant du pain que ces bras leur procuroient. Cependant vous ne sauriez concevoir la paisible sérénité de cette ame plongée dans la douleur ; l'orgueil de la vertu le soutient , & il regarde avec compassion l'homme dont la cruauté accumula sur sa tête misère sur misère. Vous êtes un ami de M. Monford , rapprochez-vous de moi , je vous dirai mon histoire ; quelque courte qu'elle soit , je n'ai pas assez d'haleine pour vous la faire entendre de si loin.

Le fils du comte Respino ; — à ce nom je frémis comme si j'avois marché sur une vipere , — entretenoit depuis longtems une passion criminelle pour ma fem-

me ; elle me l'avoit cachée par prudence , il eut la hardiesse de m'en faire part : — il me promit l'abondance en échange de l'honneur , & me menaça de la misère si je refusois de me prêter à ses desseins. Je l'accablai du mépris qu'il méritoit. La suite fut qu'il gagea deux braves pour m'assassiner dans la rue : je fis une telle défense que je les mis en fuite après avoir reçu deux coups de poignards. Sa vengeance n'avoit pas réussi ; j'avois contracté quelques dettes dans mon commerce , il acheta les titres de mes créanciers pour achever ma ruine , il m'attaqua en justice , me fit saisir encore malade de mes blessures , cette tendre femme & mes enfans me

suivirent en prison pour y mourir de misère & de faim avec moi. La Providence me secourut, elle envoya M. Monford pour me soulager. Il a pris soin de ma famille, il m'a tiré du besoin & du sein de la mort où mes blessures accrues par mon désespoir, m'avoient précipité.

L'inhumain, le scélérat, m'écriai-je en élevant les yeux au ciel! Le barbare, dit l'aimable femme qui étoit à mes côtés! — Hélas, Monsieur! qu'avions-nous fait pour l'offenser? Quel étoit le crime de ces enfans, pour qu'il les enveloppât dans sa vengeance? — Je pris une écritoire qui étoit sur une petite table à côté du lit: — Puis-je vous demander le mon-

L'HOMME SENSIBLE. 65

tant de la somme pour laquelle vous êtes détenu? — Je payerois toutes mes dettes, répliqua-t'il, avec cinq cens couronnes; j'écrivis un mandat de deux mille sur mon banquier, & le présentant à la femme : Madame, lui dis-je, en remettant cette note, vous recevrez une somme plus que suffisante pour la décharge de votre mari; le reste pourra mettre vos affaires sur un meilleur pied. — Je voulois sortir, la femme & le mari me prirent par la main, les enfans me tenoient par l'habit. — Oh, M. Harley! il me semble que je sens encore leur douce violence; & dans ce moment même le cœur me bat avec des délices inexpri-



mables. — Restez , Monsieur ; dit-il , je n'essayerai point de vous remercier. Il tira un porte-feuille de dessous son oreiller. — Quel nom pourrai-je placer à côté de M. Monford ? — Sedley. — Il écrivit. — Anglois aussi , j'imagine. — Il ira au ciel , cependant , dit le petit garçon qui nous avoit servi de guide. Je pressai la main du mari , je portai celle de la femme à ma bouche , & je sortis de ce lieu pour donner un libre cours à tous les sentimens qui m'affailloient en foule.

Oh , Monford , lui dis-je lorsque nous fûmes dans la rue ! — Il est tems , me répliqua-t'il de se rendre à l'assemblée , le jeune Respino & ses amis nous attendent.

Qu'il soit maudit, qu'il soit maudit ! je veux quitter Milan à la minute ; — mais je voudrois être plus calme ; Monford , votre crayon : j'écrivis sur une feuille de papier.

*A Monsieur Respino.*

» Lorsque vous recevrez ce billet, je serai déjà loin de Milan.  
 » Acceptez mes remerciemens  
 » pour toutes les politesses que  
 » j'ai reçues de vous & de votre  
 » famille. Quant à l'amitié dont  
 » il vous a plu de m'honorer, la  
 » prison que je quitte m'a offert  
 » une scène qui l'a effacée pour  
 » jamais. Vous rirez sans doute  
 » avec vos amis , de ce que vous

68 L'HOMME SENSIBLE.

« appellerez ma foiblesse ; je vous  
« ouvre un libre champ à la déri-  
« sion. Il vous est permis d'affecter  
« un triomphe , je peux le sentir. »

ÉDOUARD SEDLEY.

Vous pouvez envoyer ce billet ;  
dit Monford froidement ; mais  
Respino est encore un homme  
d'honneur , le monde continuera  
de lui donner le titre. — Ce que  
vous dites est probable , répondis-  
je , le monde fera ce qu'il voudra ,  
je n'envie pas ce titre. Si c'est là  
ce que vous appelez avoir de  
l'honneur , si ces hommes.....  
Chut , dit Monford , taisez-vous  
tant que vous mangerez des ma-  
caroni.....



.....

C'est ici que le ravage qu'avoit fait le curé dans le manuscrit, se fait mieux appercevoir. Il y a si peu de passages suivis, si peu de chapitres en entier, qu'un éditeur, quelque partial qu'il fût, ne pourroit les offrir au public. J'ai découvert, à quelques pensées éparfes, que ces chapitres mutilés ressembloient par le fond à ceux qui les précèdent. Ce sont plusieurs événemens où le cœur d'un homme sensible peut se déployer dans toute son étendue.

A l'égard de l'histoire privée d'Harley, d'après les recherches que j'ai faites dans le pays, & quelques lambeaux de chapitre, j'ai appris que sa vie avoit été



simple & douce comme ses mœurs. Sa maîtresse ne fut point l'épouse de Sir Henri Benson ; mais il paroît qu'Harley ne fut point profiter des refus multipliés que fit Miss Walton des différens partis qui s'offrirent à elle. La santé d'Harley se conserva bonne & entière pendant environ les deux tiers de sa vie. Vers l'âge de trente-deux ans , il eut une fièvre dangereuse qu'il prit auprès d'Edouard qui en étoit attaqué. Il en revint ; & quoiqu'il n'ait jamais formé aucune plainte à ce sujet , sa santé en fut visiblement altérée.

Quelques amis prudents informèrent la tante de l'amour insensé de son neveu pour Miss Walton. Je l'appelle insensé , parce-

L'HOMME SENSIBLE. 71

que, selon les idées communes ;  
l'amour d'un homme de la fortune d'Harley pour une héritière de quatre-vingt mille livres de rente ; mérite bien ce nom. Le chapitre suivant & les deux derniers qui terminent l'ouvrage, ont échappé à l'accident si fatal à tout le reste.



## CHAPITRE LV.

*Il voit Miss Walton , il est heureux.*

HARLEY étoit du petit nombre d'amis que la malveillance de la fortune m'avoit laissé ; j'étois très-sensible à son indisposition, & je passois rarement un jour sans m'informer de sa santé.

Le médecin qui le visitoit, m'avoit assuré le soir, qu'il alloit aussi bien que son état pouvoit le permettre. J'y retournai le lendemain pour avoir la confirmation de cette bonne nouvelle.

Lorsque j'entrai dans son appartement, je le vis assis dans un fauteuil, la joue penchée sur son coude, & l'œil tourné vers la  
contemplation

la contemplation. La calme bénignité sourioit toujours sur son front ; on y voyoit en ce moment quelque chose de plus, — une espèce de triomphe.

Il se leva, & vint au-devant de moi avec sa bonté ordinaire. Je lui donnai les bonnes nouvelles que j'avois reçues de son médecin. — Je suis assez simple, dit-il, pour m'occuper bien peu de ma santé dans ce moment-ci ; mon pressentiment peut être faux, mais il me semble que ma fin approche, & par des degrés si faciles, qu'ils m'invitent à descendre.

Il y a certaine dignité à quitter la vie dans un tems où les infirmités de l'âge n'ont point encore frappé nos facultés. Ce monde ;



74 L'HOMME SENSIBLE.

mon cher Charles, est un drame qui ne m'a jamais fort amusé; je n'étois fait ni pour les allures de l'homme affairé, ni pour la dissipation de l'homme gai. — Il s'est rencontré sur mes pas mille événemens où j'ai rougi de ma conduite en songeant aux mœurs de ce monde; cependant ma raison me dit que j'aurois dû rougir, si j'avois fait autrement. — C'étoit une scène de dissimulation, de gêne & de contre-tems : je mets dans ce calcul ce que je crois du bonheur durable qui doit récompenser la vertu. — Je tourne ma vue sur l'ensemble de ma vie avec la certitude que je n'ai pas commis de grandes fautes. — Quelques taches, je l'avoue, défigurent un

peu le tableau ; mais je connois la bienfaisance de l'Etre suprême , & je me réjouis dans l'idée qu'il daignera l'exercer en ma faveur. Mon ame s'épanouit à la pensée que je pourrai me placer un jour dans la société des bienheureux , qui ont la sagesse des anges , & la simplicité des enfans. — Pendant ce discours il avoit pressé ma main , il la trouvoit humide des larmes dont je la couvrois ; — son œil commençoit aussi à se mouiller , nous fûmes quelque tems en silence ; — enfin après un effort pour reprendre un regard plus tranquille : — il est certains souvenirs , me dit Harley , qui s'élèvent involontairement dans mon ame , & me feroient désirer de vivre. —

76 L'HOMME SENSIBLE.

J'ai le bonheur d'avoir quelques amis qui rachètent à mes yeux l'espèce humaine. Je recueille en moi, avec la plus tendre émotion, les scènes de joie & de plaisir que j'ai goûtées parmi eux ; mais nous pourrons nous rencontrer encore, mon ami, & n'être jamais séparés. — Il y a des sensations qui sont trop délicates, pour que le monde nous les pardonne. Le monde en général, est égoïste, léger, intéressé : il taxe de romanesque ou de mélancolique, chaque caractère trop susceptible. Je ne puis m'empêcher de croire que ces sensations dureront dans les régions que je contemple, s'il nous reste dans cette autre vie, quelque cho-

se de notre existence mortelle :  
 — On les appelle ici des foibles, & peut-être en sont-elles ; mais il peut y avoir certaines modifications qui, dans le ciel, leur feront mériter le nom de vertu.  
 — Il soupira en prononçant les derniers mots, — & il les avoit à peine finis, que la porte s'ouvrit, & sa tante parut tenant Miss Walton par la main. — Mon cher ; dit-elle, voilà Miss Walton qui est assez obligeante pour venir elle-même savoir de vos nouvelles. — Je vis un rayon de feu briller dans les yeux d'Harley. — Il se leva : — Si connoître les bontés de Miss Walton est un titre pour les mériter, j'y ai quelque droit. — Elle le pria de reprendre sa place, &



78 L'HOMME SENSIBLE.

s'affit à côté de lui sur un sofa.  
— Je sortis, Mistriss Margery me  
suivit jusqu'à la porte de la rue ;  
Miss Walton resta seule avec Har-  
ley — Elle lui fit plusieurs ques-  
tions sur sa santé, & de la maniere  
la plus tendre : je crois, dit-il,  
suivant le rapport de mes méde-  
cins, qu'il n'y a pas beaucoup  
d'espérance. — Elle tressaillit ;  
mais revenant à elle-même, elle  
le conjura de dissiper des craintes  
qui étoient sans fondement. — Je  
fais, dit-il, qu'il est ordinaire aux  
gens de mon âge d'avoir la con-  
fiance que votre bonté cherche à  
m'inspirer ; — mais je ne desire  
point d'être trompé. — Attendre la  
mort comme il convient à l'hom-  
me, est un privilège donné à peu

de gens. — Je tâche de l'obtenir, — & je ne crois pas être jamais mieux préparé à la mort, que je le suis maintenant. — Ces sentimens sont justes, répondit Miss Walton ; mais vous avouerez que la vie a son prix. — Plus une vie est annoblie par les vertus de toute espèce, plus on doit désirer de vivre. — L'Etre suprême, arbitre de toutes les choses de ce monde, a assigné, même ici-bas, assez de récompenses à la vertu, pour nous donner quelque attachement à la vie.

Ce sujet commençoit à opprimer Miss Walton. — Harley leva les yeux de dessus la terre : — il y a, dit-il d'une voix bien basse, il y a des attachemens, Miss Walton. —

80 L'HOMME SENSIBLE.

Leurs yeux se rencontrèrent , & trahirent leur mutuel embarras. —

Il se tut un moment : — je suis dans un état qui prouve ma sincérité , & qui doit la faire excuser.

Nous nous voyons peut-être pour la dernière fois. — Je trouve quelque chose de solennel dans cet aveu , cependant mon cœur hésite , retenu par le sentiment de ma témérité & celui de vos perfections.

— Il se tut une seconde fois. —

Ne vous offensez point de connoître tout leur pouvoir sur un homme qui vous est si inférieur. — Ce cœur cessera bientôt de vivre , & sa dernière pulsation , sera , malgré moi , un sentiment pour vous.

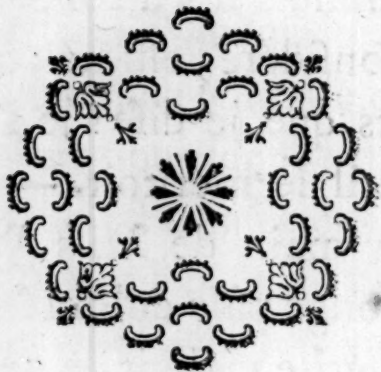
— Aimer Miss Walton ne peut être un crime ; — si de le déclarer

c'en est un , l'expiation va suivre.  
 — Ses larmes devinrent alors si  
 abondantes qu'elle les laissa couler  
 sans contrainte. — J'ose vous  
 prier , dit-elle , d'avoir de meilleu-  
 res espérances ; — regardez la vie  
 d'un œil moins indifférent , si mes  
 souhaits peuvent vous la faire esti-  
 mer davantage : — je ne feindrai  
 point de ne pas vous entendre ,  
 — je connois votre bon naturel ,  
 je le connois il y a longtems ; —  
 je l'ai considéré , estimé ; que vou-  
 lez-vous que je dise ? je l'ai aimé  
 comme il le méritoit. — Harley  
 saisit la main de Miss Walton ,  
 — un rouge pâle colora ses joues ;  
 — un sourire tâchoit de percer sur  
 ses lèvres. — Il fixa Miss Walton , &  
 ses yeux se fermerent ; il soupira ,



82 L'HOMME SENSIBLE.

& tomba renversé sur son fauteuil.  
— Miss Walton jeta un cri ; — la tante , les domestiques accoururent ; on les trouva l'un & l'autre sans mouvement : on employa sur le champ toute sorte d'art pour les faire revenir ; — on réussit à l'égard de Miss Walton ; — Harley étoit parti sans-retour.



## CHAPITRE LVI.

*Les émotions du cœur.*

J'ENTRAI dans la chambre où son corps étoit placé ; je m'en approchai avec respect , mais sans frayeur. Je le fixois , & le souvenir du passé se présentoit à moi : je considérois cette forme , peu de tems avant douée d'une ame qui faisoit honneur à l'humanité , privée de sens maintenant , & étendue devant moi. — Il y a des liens qu'il est difficile de rompre ; je pris sa main dans la mienne , involontairement je prononçai son nom , & je crus sentir ses veines tressaillir à ma voix. — Soudain je fixai son visage , ses yeux

Dvj

#### 84 L'HOMME SENSIBLE.

étoient fermés, ses lèvres pâles & sans mouvement. — Il est un enthousiasme dans la douleur, qui oublie l'impossibilité. — Je m'étonnois de le voir privé de sentiment : — alors une priere sortit de mon cœur. Le désordre de mon esprit commençoit à se dissiper, & les larmes acheverent la révolution.

Je me tournois, avec le dernier adieu sur les lèvres, lorsque j'apperçus le vieux Edouard debout derriere moi. Je regardois son visage, il ne me voyoit point, son œil étoit fixé sur un autre objet; il s'élança entre moi & le lit, pour se jeter sur les restes de son bienfaiteur. — Je lui parlai, — il ne m'entendit point & conserva

son attitude. — Quelques minutes après, sans avoir prononcé un mot, il se leva & marcha vers la porte. — Il s'arrêta, revint une seconde fois ; je voyois ses lèvres trembler, mais la voix qu'il vouloit en faire sortir, lui manquoit. — Il essaya de quitter la chambre, ses pas le ramenerent ; je le vis essuyer sa joue. — Alors couvrant de ses mains son visage, le cœur gros de sanglots convulsifs, il sortit.





---

*CONCLUSION.*

**H**ARLEY avoit fait entendre qu'il vouloit être enterré auprès de la tombe de sa mère : — c'est une foiblesse ; mais elle est naturelle. — Ainsi jouissent d'avance ceux qui survivent à des personnes qui leur étoient chères : car il fut mis dans la place qu'il avoit marquée. Elle est ombragée par un vieux arbre , le seul qui soit dans le cimetiere ; il a été creusé par le tems. Je m'étois assis plusieurs fois avec lui sous cet arbre , nous avons ensemble compté les tombeaux. La dernière fois que nous y fûmes , je me souviens

qu'il le fixa à plusieurs reprises. Une de ses branches s'agitoit devant nous poussée par le vent. Harley de sa main en imitoit les mouvemens ; il y avoit quelque chose de prophétique dans ses regards. Ma remarque est peut-être une folie ; mais il y a un tems & des lieux où je suis un enfant pour ces choses - là.

Je visite quelquefois son tombeau ; je m'assieds dans le creux de l'arbre ; ce seul aspect vaut pour moi mille homélies. Chaque noble sentiment s'élève en moi , bat à mon cœur , & réveille une vertu ; — mais tout cela vous fera haïr le monde. — Non , il regne dans cette place un tel air de douceur & de bon

88 L'HOMME SENSIBLE.

naturel , que je ne puis rien haïr ;  
quant au monde , je plains les  
hommes qui l'habitent.

F I N.





# LA FEMME SENSIBLE.

**J**E suis née près de *Feversham*, la fille d'un pauvre Curé. Tous ses biens dans ce monde consistoient en quelques vieux livres, & un revenu de quarante guinées; mais il labouroit lui-même son petit champ, & le lait d'une couple de vaches lui aidait encore à se garder du besoin avec ma mere & trois enfans.

J'étois l'aînée de la famille, & quoiqu'il nous aimât tous bien tendrement, tout son orgueil de



pere se réunissoit & se fixoit en moi ; j'étois l'enfant de ses prédilections , & chaque jour il m'instruisoit avec tant de soin & de zèle dans tout ce qui pouvoit convenir à mon sexe , que j'étois réputée à seize ans , la fille la plus instruite des trois Paroisses voisines.

Vers le soir d'un beau jour d'Eté , comme je me promenois dans les champs voisins de notre demeure , tenant par la main le plus jeune de mes freres , je fus tout-à-coup abordée par un jeune homme de jolie figure : il arrivoit depuis deux jours d'un voyage en Amérique : Mifs , dit - il , & il rougit , & il bégaya en regardant tour-à-tour la terre & mon visage : je — je — je — crois

que c'est votre étui que j'ai trouvé là-bas sur le chemin dont vous venez ; je rougis aussi & je fis, pour le remercier, une révérence profonde prenant le regard le plus gracieux qu'il m'étoit possible ; nous fîmes quelques pas a côté l'un de l'autre sans dire un seul mot, mais nous jettant à la dérobée quelques regards. Enfin avec des mots entrecoupés, il me dit qu'il étoit étranger dans le pays, — que son plus grand chagrin étoit de ne m'avoir pas connue plutôt. Après cette ouverture, nous nous entretînmes avec un peu plus d'aisance ; & je sentoïis un fil secret qui lioit ensemble nos deux âmes. — Il m'apprit qu'il étoit le cadet d'une famille hon-

nête des environs de Chester; qu'il s'étoit enfui de l'école à l'âge de treize ans, sans avoir fini ses études, que le hazard lui fit rencontrer une troupe d'enrôleurs; que comme son goût le plus violent avoit toujours été de voir les pays étrangers & des choses merveilleuses, il n'avoit pas été difficile à ces hommes de lui persuader de prendre la vie de marin, & de l'engager sur un navire, & que très-content de son sort, il revenoit, Dieu merci, puissamment riche de son second voyage des Isles (car c'est ainsi qu'ils les appellent entre eux.)

Alors il tira de son gousset une grande & longue bourse, & prenant une poignée d'or, il y avoit

Oh non moins de quarante guinées ! il les étala à mes yeux ; surprise , ravie d'admiration , je les fixois , car je n'avois jamais vu tant d'argent à la fois , & cette bourse me paroissoit une source inépuisable de richesses. Il me l'offrit toute entiere si je voulois lui faire l'honneur de l'accepter : je répondis que je n'avois jamais reçu de présens des garçons , & que jamais , jamais je n'en recevrais. — Voulez-vous me permettre , Miss , de vous suivre , s'il vous plaît ? j'irai & je vous demanderai en mariage à vos parens. — Non , m'écriai-je toute effrayée , non , je mourrois plutôt de honte , que de laisser croire à mon pere , à ma mere , que je dé-



sire un mari. — Que faut-il donc faire, dit-il tristement ? voulez-vous plutôt que je meure ? Si je ne dois pas vous revoir, je n'ai pas besoin de mes yeux davantage. — Et, disois-je en moi même, si je ne vous revois point, je ne désirerai jamais plus d'être regardée.

je jugeai qu'il étoit tems de retourner à la maison ; mais voyant une maille échappée à son bas, je lui dis que je la reprendrois s'il vouloit s'asseoir un moment. — C'étoit bien le moins que je pusse faire pour la peine qu'il avoit prise de me rendre mon étui.

Il y consentit avec la joie sur son visage, & tandis que je me mettois à genoux pour reprendre la maille, je jettai sur lui un re-

gard dérobé , & je vis mon étui dans sa main ; il le baisoit avec tant de vivacité ni plus ni moins que si c'eût été moi-même : je ne parus cependant pas m'en appercevoir ; mais ces légers incidens touchoient si profondément sur les fibres de mon cœur , qu'il n'a jamais pû en perdre l'impression.

Dès que j'eus fini mon ouvrage , il s'écria qu'il voudroit plutôt se séparer de sa jambe , que de quitter ou de perdre ce bas. — Je fis semblant de rire , mais mon cœur étoit bien triste , car nous allions nous dire adieu : je me levai ; il me sollicita , me pressa de nouveau pour me suivre. Je lui dis que c'étoit impossible ; mais lui mon-

trant du doigt notre maison , c'est là que nous demeurons , lui dis-je ; il balbutia quelques paroles , & en hésitant , je lui promis , si le tems étoit beau , de le revoir le lendemain dans la même prairie. — Je lui donnai le bon soir , & lui s'inclinant profondément avec l'air de la tristesse , prit un autre sentier.

Lorsque j'eus fait quelques pas , je me retournai pour le voir encore , & je l'apperçus tenant devant ses yeux son mouchoir. — Je ne pouvois plus y tenir ; serrant la main de mon frere , je lui fis hâter le pas autant que ses petites jambes purent le permettre : je soufflai dans la paume de mes mains , pour sécher l'humidité de  
mes

mes yeux, & j'arrivai la créature la plus différente d'elle-même, qui ait jamais vu dans un instant la paix de son ame se détruire.

Je ne dormis ni ne veillai pendant toute cette nuit; ce fut un mélange d'idées enchanteresses, de souvenirs agréables, en rêvant à ce qui venoit de se passer, & de réflexions pénibles, en songeant à l'avenir. Il arriva que les trois soirées suivantes furent pluvieuses; la quatrième fut belle : mais les visites & les visites se succédoient; tandis que mon cœur étoit secrètement navré des peines de mon amant, & je désirois tous les voisins à cent milles loin de nous.

Le lendemain au déjeuner, mon pere me regardoit avec un



58. LA FEMME SENSIBLE.

œil plus sérieux & plus froid que de coutume ; comme il ne me dit point que je lui eusse donné aucun sujet de plainte , mon cœur gémissoit en silence ; mais affectée de plus en plus de la froideur de ses regards , je me dérobai dans le champ voisin , pour exhaler mon chagrin.

J'eus à peine fait cent pas , mes larmes tombant sur le chemin où je marchois , que j'entendis la voix de la douleur de l'autre côté de la haie : cette voix étoit à l'unisson de mon âme. Je m'arrêtai ; me levant sur la pointe du pied , & regardant entre les branches , j'aperçus mon amant tordant les mains & pleurant comme si son cœur alloit se

LA FEMME SENSIBLE. 99

rompre. Allarmée, hors de moi-même, je vole à lui. Dès qu'il me vit, il se leva & s'efforça de cacher ses larmes : de quoi s'agit-il, lui dis-je, ma nouvelle connoissance; pourquoi êtes vous si douloureusement affecté?

O Miss ! je suis perdu, perdu à jamais, sans espoir de consolation ! J'ai vu ce matin votre pere; je lui ai demandé son consentement pour vous épouser : Je me suis jetté à genoux; je lui offrois mon trésor & tout ce que je puis acquérir un jour; mais hélas ! il a rejeté mes offres & mes demandes. Je ne veux point vous abuser, ma chere Miss; il m'a dit que vous étiez sa consolation, le bâton de ses vieux jours; que

100 LA FEMME SENSIBLE.

— votre vue le matin lui étoit plus salutaire & plus douce que le soleil levant, & qu'il ne vous donneroit jamais au meilleur soldat ou au meilleur marin qu'on ait vu courir la terre ou les mers; qui vous emmeneroit un jour, dit-il, Dieu fait où, ou vous laisseroit sur la paroisse, pour y mourir d'un cœur brisé.

Ainsi, Miss, je vous ai dit l'honnête & simple vérité. Vous pouvez faire ce qui vous plaira le plus; tout ce que je fais, c'est qu'il faut que je vous épouse ou que je meure. — Votre nom, Monsieur? — Félix Turney, Madame; — eh bien, Félix, vous ne mourrez point, quand je devrois donner ma propre vie pour

sauver la vôtre. Ne manquez pas de me joindre ici demain dans ce même champ, à la pointe du jour. Je vais tâcher de réfléchir autant qu'il me fera possible, sur ce que je dois faire.

Je croyois qu'il mourroit de joie : il se mit à mes genoux, les pressa tendrement ; & m'étant avec peine délivrée de ses embrassemens, je m'enfuis avec précipitation ; mon cœur devenoit triste & pesant.

Pendant ce jour & toute la nuit, mes penchans furent partagés, & en guerre l'un contre l'autre. D'abord mes devoirs envers ceux qui m'avoient donné le jour, leurs soins paternels, leur tendresse pour moi ; — & ma



fuïte alloit précipiter leurs cheveux blancs dans la tombe....

Oh fille ingrate & dénaturée ! mais mon idée me peignoit Félix pâle, défait, expirant devant moi : il me sembloit à cette vue que j'allois mourir. Je voyois en lui tout mon bonheur ; — hors de lui, des peines & des regrets sans fin. — Mais, fille insensible, plongeras tu le désespoir dans le vieux & sensible cœur de ton pere ! — Plutôt, plutôt mourir, cent fois mourir ! — Ainsi je m'agitai dans mon lit, jusqu'à ce qu'il fût jour.

L'heure approchoit où je devois me résoudre à suivre mon amant, ou à le laisser partir seul. Je trouvai ce dernier parti impos-

sible; il attiroit mon cœur sur ses traces, d'une manière irrésistible. — Ainsi, laissant derrière moi toute réflexion, m'aveuglant sur les suites de ma fuite, je résolus de partir avec lui, puisque sans lui je ne pouvois plus vivre.

Nous nous trouvâmes au rendez-vous, nous courûmes dans le premier bourg; là nous fûmes mariés; & le même jour nous partîmes pour Londres. Pendant tout le chemin mon jeune mari ne fut que tendresse & transport; &, en vérité, depuis le jour de notre mariage, jusqu'à celui de notre séparation, eussé-je été faite d'un seul diamant, il ne m'auroit pas tant prise ni chérie. — Mais hélas ! mon souvenir mêloit de

l'amertume à tout le bonheur dont je jouissois.

Vous jugez bien, Madame ; que je méritois mes peines, en expiation de mon imprudence.

— Permettez-moi devant vous, Madame, devant vous seule, de dire un mot pour ma défense...

Les premiers sentimens d'amour étoient si doux & si nouveaux pour moi ! — Je leur prêtai même des raisons & des armes ; de sorte que je n'eus plus la force de résister. — Mais j'ai dit assez pour ma justification. — Mon Félix, plein d'amour & de sa bonne volonté, me prodigua ce qu'il appeloit ses vastes richesses : car les marins, vous le savez, Madame, par oui dire, sont ceux qui savent

le moins calculer avec leur argent.

Mais heureusement il m'avoit confié sa bourse en garde , & j'avois appris de mon pere regretté , à être économe. Je pris un logement au troisième étage ; là je nourrissois mon Felix le plus frugalement qu'il m'étoit possible , choisissant toujours pour moi les plus mauvais morceaux , pour me punir de mon peu de reconnoissance envers mes parents.

Les tendres scènes de mon enfance venoient souvent se retracer dans ma mémoire ; ces prairies où je me promenois , où je danfois avec mes compagnes , les enseignemens & les tendres solli-



citudes de mon bon pere ; alors je me retirois dans un coin , & je pleurois jusqu'à baigner mon tablier de mes larmes : — cependant je renfermois dans mon sein toutes mes douleurs , & dès que mon Felix paroissoit , je prenois toujours l'air le plus guai qu'il m'étoit possible de prendre.

Nous avions ainsi vécu pendant sept mois ; mais toute mon économie n'avoit pas empêché notre grande bourse de diminuer de plus de la moitié ; & pour ajouter à l'amertume du besoin prochain , je commençai à soupçonner que j'étois grosse : je n'osois pas en parler à Felix , de peur que le bas état de nos finances ne l'engageât à m'abandonner & à s'em-

barquer encore. — Je lui cachois avec soin notre situation & la mienne ; trois mois de plus s'écoulerent, & dix humbles guinées composoient toute notre fortune.

Comme la tendresse que Felix avoit pour moi, lui faisoit passer presque tout son tems à mes côtés ; je devins un jour bien inquiète de voir approcher la nuit sans qu'il eût paru. L'heure du diner & du souper arriverent sans qu'un seul morceau de pain entrât dans ma bouche. Je restai sur ma chaise jusqu'à minuit, pleurant, rêvant & soufflant tour-à-tour quelques charbons à demi-éteints : je n'avois pas la force de regarder au ciel pour mon soulagement ; beaucoup moins encore osois-je

demander à la providence pourquoi j'étois réduite à cet excès de misère.

Enfin mon petit feu s'éteignit ; alors me jettant sur le lit , je mis sur moi la couverture , & je tâchai d'assoupir dans le sommeil une partie de mon malheur. Tous mes efforts furent inutiles ; mon Felix s'élevoit devant moi , & se montrait à mes yeux dans une suite d'images terribles , environné de Baillifs , — d'assassins ! — O , seigneur ! — je le voyois entraîné sur les mers , dans des pays inconnus & déserts , dont il ne devoit jamais plus revenir.

Avez-vous jamais aimé , Madame ? — Je vois que vous avez aimé. — Le jour parut enfin , &

plusieurs jours tristes & mélancoliques succéderent à ce jour privée de la vûe du choix de mon cœur , & sans avoir de ses nouvelles. — O , m'écriois-je ! la voilà cette prophétie de mon pere , elle s'accomplit , ces hommes de mer délaissent leurs bien-aimées , celles dont ils sont bien aimés , pour les faire périr ! — & le souvenir de ma foiblesse retomboit avec un double-poids sur mon cœur.

O ma noble jeune Dame ! si lorsqu'on fait une faute tout étoit fini , tout étoit dit après la faute , ce seroit quelque chose , on pourroit le souffrir ; mais être toujours fréquenté de son souvenir , comme d'un spectre qui apparôit à minuit ouvrant les rideaux & brillant de



110 LA FEMME SENSIBLE

sa noire lueur à l'œil de la conscience ; — voilà la terrible suite du crime ! — Ainsi tourmentée, je parvins à mon terme de mere. Veuve , sans espoir de revoir mon époux, je quittai mon logement pour m'arranger dans un petit coin du grenier, où , après les plus vives douleurs, rendues plus aiguës par mon malheur présent, je fus délivrée d'une fille. Les frais de mes couches changerent mes guinées en schelings , & avant que je fusse en état de sortir, il ne me resta pas un fol.

O , Madame ! combien le sentiment du besoin est amer & terrible ! l'homme qui vit dans l'abondance ne le connoît point, l'homme dur ne le sent pas , & celui qui

LA FEMME SENSIBLE. III

est compatissant soulage les malheureux , moins pour le sentiment qu'il a de leur détresse , que par une impulsion de sa propre bonté.

Mon ame étoit plongée dans le plus noir abattement , elle penchoit vers la tombe où mon corps devoit bientôt reposer. Je regardois la mort comme mon seul azile , un bouillant désespoir excitoit ma main à me fournir ce dernier secours . . . . Tendre naturel d'une mere , tu me pressois de supporter la vie pour l'amour de mon enfant , quoique je n'eusse pour elle & pour moi aucun espoir de nourriture ! — Je résolus de nourrir mon propre malheur , & j'éloignai de moi tous les instrumens de mort ; j'évitois avec soin

de passer auprès d'un fossé, d'un étang, de peur que je ne fusse soudain tentée de m'y jeter.

Cependant je pris ma fille dans mes bras, & suivant les rues avec une voix qui pouvoit à peine se faire entendre, mais avec un visage, je crois bien expressif, bien suppliant, je conjurois ceux qui passaient de nous tirer de la misère & de la faim : ils étoient si occupés de leurs propres intérêts, ou moi si inhabile dans mon nouvel emploi, que je ne pouvois me procurer assez de nourriture pour fournir du lait à ma fille. Dans moins de douze jours le froid, la douleur & le besoin avoient fait en moi un bien triste ravage. Voyant Emmy foible & languis-

fante : — que peux-tu faire avec moi, jeune créature, lui dis-je, versant sur elle les flots de ma douleur ? — & sur le champ je prends ma résolution. — Je quitte rapidement mon petit réduit, pâle & défaillante, comme sortant du lit de la maladie, je me traînois dans la Ville vers l'Hôpital des Enfans trouvés ; — c'étoit vers la fin du jour, j'avois déjà traversé *Holburn*, lorsqu'à une porte j'aperçus la plus jolie petite Mifs que mes yeux ayent jamais vû ; elle se plaignoit de n'avoir pas un petit enfant pour le mettre dans son berceau. — Vous vous en souvenez, Madame, je lui vendis. . . . je lui vendis l'enfant. — Et combien vous donna-t'elle, ma bonne



amie? — Ange du Ciel, mere de mon enfant, je reçus de vous quatorze schelings & dix fols en argent & demi fols. — Je m'éloignai, tableau errant & frappant du malheur, pour m'asseoir au premier coin de rue. — Les soupirs & les sanglots s'amonceloient dans mon sein. Mes larmes couloient le long des barres de fer qui servoient d'appui à ma tête. — Enfin quelques personnes charitables me consolèrent, me releverent, & le chapeau baissé, craintive & regardant derriere moi, je vins seule à la demeure de mon malheur.

Me trouvant alors quelques schelings, & moi seule à nourrir, je conçus un desir violent de re-

LA FEMME SENSIBLE. 115

voir le lieu de ma naissance , & de savoir si mes parens étoient encore en vie. Je partis , & après plusieurs jours d'une marche pénible , je parvins un Dimanche matin à la vûe de la petite Eglise où mon pere avoit coutume de faire le service divin. — Je soupirai , — une larme coula de mes yeux , — & me traînant lentement j'apperçus que les paroissiens rassemblés , entroient déjà dans la place du culte. — Je m'avançai plus près encore , mes yeux attendoient avec impatience les objets bien-aimés qu'ils étoient venus chercher. Enfin , après les gens du village venoit mon vénérable pere , ma mere & leurs deux enfans avec eux. — Dieu vous bénisse mes précieux

parens, dis-je en moi-même, Dieu vous bénisse mes petits freres, foyez la consolation de notre pere commun & de notre mere; — c'est à vous de calmer, d'adoucir les angoisses que leur malheureuse fille a versées sur eux.

Ils entrèrent, la porte de l'Eglise se ferma, tout étoit dans le silence autour de moi; je m'approchai d'un if qui étoit auprès de la porte, & prosternée sur le pas qui conduit à la maison des prieres, donnant un libre cours à l'affection qui bruloit dans mon sein, je baignai la pierre de mes larmes, je pressois de mes lèvres la terre que mon pere avoit foulée. Lorsque mes émotions furent un peu plus calmes, je me

LA FEMME SENSIBLE. 117

levai , je tournai mes pas vers la petite demeure où s'étoient écoulés mes jours de jeunesse & d'innocence ; j'errois à l'entour , çà & là , comme un voleur , visitant chaque place , chaque recoin , & les rappelant à ma mémoire ; enfin je me hazardai de venir jusqu'à la porte : en me glissant le long du mur , j'apperçus une femme âgée , nouvelle venue ; elle n'étoit point de ma connoissance : Maîtresse , lui dis-je avec chaleur , voulez - vous faire une aumône à une créature affamée ? Elle me regarda & son œil consentit à ma priere ; je la vis entrer , sans dire mot , dans une autre chambre , d'où elle m'apporta un vase plein de lait , & un large morceau de



118 LA FEMME SENSIBLE.

pain ; je bus avidement tout le lait , car la douleur m'avoit altérée ; mais mon cœur étoit trop plein pour songer à manger ; ainsi je mis le pain dans ma poche , me proposant de soulager ma faim future avec la nourriture glanée dans le champ de mon patrimoine.

La bonne femme me regardoit d'un œil compatissant : pauvre jeune créature , dit-elle , je crois que vous êtes fatiguée ? Voulez-vous entrer & vous reposer ? J'acceptai son invitation , je la suivis , & je m'assis au coin de la cheminée ; mais voyant le vieux chapeau de mon pere & son bâton sur le buffet , je ne pus m'empêcher de pleurer encore. — Dieu me bénisse , s'écria la tendre bonne fem-

LA FEMME SENSIBLE. III

me ! il est bien triste de voir une aussi jeune & si jolie créature que vous , prendre sa peine tant à cœur ; — dites-moi ce qui vous chagrine ? êtes-vous dans un grand besoin ? je voudrois faire tout au monde pour vous soulager. Ainsi disant , elle entra dans son petit cabinet , & dépliant un morceau de linge qui enveloppoit une *couronne* ; elle me la présenta , je la remerciai , je la bénis , mais positivement je refusai de l'accepter.

Alors un vieux épagueul appelé Fetch , mon ami & ma connoissance depuis mon berceau , sortit de la cuisine avec un pas solennel , & voyant une étrangère , il se mit à gronder ; mais s'approchant plus près de moi , il remua

sa queue, & tout son corps paroif-  
soit être dans une agitation de  
plaisir ; il me léchoit les mains ;  
les pieds, il soupiroit, gémissoit  
comme s'il eût voulu pleurer sur  
mon sort : — Dieu me sauve, dit la  
sensible femme ! je crois dans mon  
cœur, que la créature vous con-  
noît. — Tous les chiens, dis-je,  
sont doux avec moi, ils n'aboyent  
point, ni ne me mordent ; ils me  
caressent, ils me flattent. — C'est  
un signe, dit-elle, que vous avez  
un bien bon naturel.

Je fus vivement tentée de m'en  
découvrir à cette ame obligeante,  
de lui dire en confidence où j'al-  
lois me réfugier, jusqu'à ce qu'elle  
eût sondé l'intention de mes pa-  
rens. — Non, me crioit une voix  
dans

dans mon cœur, pars d'ici, pars, indigne, comme tu es, de partager, de diminuer le pain de tes freres; & quand ton pere voudroit te chérir encore & te recevoir, de quoi cela te serviroit-il? que d'aiguifer contre toi-même les remords de ta conscience.

Je me levai, & dis à ma sensible amie, que je devois prendre congé d'elle; je pris sa main, je la pressai, je la baisai en versant dessus une larme, & je m'apperçus que ses yeux étoient aussi pleins que les miens en me quittant.

Lente & triste, je pris mon chemin; plus j'avançois, & plus triste j'étois, m'arrêtant, me tournant chaque minute, pour dire un dernier adieu à la demeure de mes



peres, jusqu'à ce qu'enfin la vûe de cette place bien-aimée s'évanouit à mes yeux.

Arrivée à Londres, je me réfugiai dans mon ancien petit réduit, & là je méditois comment, à l'aide de quelques ouvrages soit à l'aiguille, soit autrement, je pourrois me procurer une honnête subsistance. J'avois remarqué sur mon passage, une boutique de marchand de bas. J'appris qu'elle appartenoit à une veuve économe. — Bonne maîtresse, lui dis-je un jour, je suis une pauvre malheureuse qui voudrois manger le pain du travail & de la vertu, auriez-vous quelque ouvrage dans lequel je pusse vous servir sans être un fardeau pour votre ménage ?

LA FEMME SENSIBLE. 123

Ma bonne volonté, je vous jure ; fera de son mieux pour compenser un peu mon défaut de capacité. — Elle me demanda si je savois manier une aiguille ; comme ça , lui répondis-je ; alors me donnant un canevas , je m'assis à l'ouvrage. — La bonne veuve me regardoit & sourioit ; son œil étoit satisfait , & tour-à-tour fixé sur mes mains & mon visage : — voyant que je ne manquois pas d'adresse , elle me reprit l'ouvrage : — venez , laissons cela maintenant , vous resterez & dinerez avec moi ; après , nous parlerons davantage. — Quand nous eûmes diné , elle s'assit & me fit plusieurs questions : — il vint des pratiques , elle se mit à les servir. Pauvre

ame ! elle boitoit, & j'étois inquiète de voir l'embarras qu'elle avoit : — Maîtresse, si vous le vouliez, je prendrois sur moi une partie de votre peine. Je m'approchai & je lui aidai avec l'empressement le plus marqué. — Jeune fille, je suis vraiment contente de vous, me dit-elle avec un visage riant ; je connois votre naturel, il est bon : je vous ai souvent remarquée dans la rue ; comptez-y, vous aurez chez moi du travail & des gages : si je meurs que vous soyiez encore avec moi, vous ne vous en trouverez que mieux ; mais si votre meilleur avantage vous porte à me quitter, j'en ferai fâchée ; mais l'idée que c'est pour votre bien, me servira de consolation.

Lorsque la misère n'abboyait plus dans mon sein, quel pensez-vous que fut mon premier soin ? Le plus prochain Dimanche arrivé, ces pieds endurcis me portèrent dans votre rue. Imaginez, Madame, avec quelle rapidité j'allois : je parcourois avidement les mêmes lieux où peu de tems avant l'on avoit fui de mon aspect plein d'alarmes. — Oh ! comme d'une voix tremblante, je demandois & demandois encore après la petite fille, sans oser parler des liens qui me l'attachoient ! Un heureux hazard bénit mes questions ; — j'appris qui vous étiez, que ma fille étoit bien traitée, chérie & pourvue d'une nourrice : — cependant je ne vis pas l'enfant ce soir-là ;



mais combien de fois l'ai-je vûe depuis durant le cours de quatre années, se promenant, sautant, jouant dans le *Green-Park*! — Elle est encore présente à ma vûe avec sa robe de fine batiste, & sa ceinture & son chapeau verds, & ses cheveux blonds rabbatus; — vous étiez quelquefois auprès d'elle. O jeunesse aimable, vous baisiez ses lèvres, tandis que la mere de loin s'écrioit, encore un baiser pour moi! — Alors je retournois au logis, disant, dans la joie de mon cœur, elle est bien, elle est bien. —

De cette douce maniere je passai cinq années avec mon obligante maîtresse: j'avois épargné sur mes gages une somme de

vingt livres , & je me propofois de les envoyer à mon pere , afin que , partagés entre mes deux freres , on pût avoir de quoi les mettre dans quelque apprentissage , lorsqu'un jour , comme je montois à une armoire pour descendre de la marchandise , je me trouvai tout-à-coup dans les bras d'un homme. — Je jettai un cri , je me débattois , & je ne lui fis quitter prise qu'en le renversant. — L'homme eut quelque peine à se relever : — je suis Felix , s'écria-t'il , — Letty , m'as-tu donc ainsi oublié ? Felix ? Felix ? je tombai dans un tel tremblement , une telle foiblesse ; — mais l'agitation que j'éprouvois étoit toute de joie , — le bonheur dilatoit

mon ame.... Il suffit de vous dire , Madame , que Turney entraîné à bord de la Caroline , ne put me dire adieu ; le vaisseau fit voile à Bombay : Felix n'ayant qu'un bas emploi dans le navire , n'eut que des profits médiocres , car son retour se montoit à peine à quatre-vingt pièces ; mais , me dit-il , avec son ancienne franchise , je ne suis plus dans mes jours de jeunesse , alors que je pensois vivre tout un siècle sur une misérable bourse ; — ma Letty , je suis dégouté des voyages , & je voudrois trouver quelque honnête moyen de vivre. — Il demanda du service dans les chantiers ; — j'aimois trop ma bonne maîtresse pour la quitter , nous prîmes un

logement dans la même maison. —

Il n'étoit pas tems, dans de si pauvres circonstances, d'appeller Emmy auprès de ses parens; le pouvoir de la rendre heureuse étoit donné à de grandes Dames, & non à sa mere; ainsi je ne dis pas un mot de cette affaire à Turney.

Il étoit écrit que nous ne serions jamais longtems heureux: aux gens pauvres la fortune leur donne des enfans, ils peuvent y compter comme sur la lumiere du jour; dans peu d'années trois créatures commencerent à badiner, sauter, jouer autour de nous, dans la boutique. — Le moyen d'être riche & d'épargner, moi qui ne pouvois rester dans le ma-



gasin, & le bon cœur de Felix qui donnoit tout!

Mon mari, depuis quelque tems, devenoit plus rêveur. Un certain soir je le vis arriver triste, abbattu, plus pâle qu'un spectre; il s'avança, me regarda tristement, & s'assit en silence. — De quoi s'agit il, mon Felix, lui-dis-je ? vous est-il arrivé quelque malheur ? — Non, rien de nouveau, mon amour : — là, ses lèvres commencèrent à trembler, ses yeux étoient humides. Nous devons nous séparer encore, ma Letty, nous devons nous quitter pour un tems, & cette séparation est un poignard sur mon cœur. — Si un homme donne le jour à des enfans, c'est à lui de fournir à leur subsistance;

ainsi je me vois forcé d'aller en mer encore une fois ; mais il étoit inutile , Letty , de vous chagriner d'avance jusqu'à l'heure de mon départ. Il paroît que nous n'avons plus au monde que soixante livres , je me suis engagé sur le Cigne , il fait voile aux Indes orientales ; je prendrai dix livres pour ma pacotille , le reste je vous le laisse : la somme est bien mince pour vous nourrir avec nos chers enfans , mais je me trouverai peut-être dans de meilleures circonstances pour vous tous. Si nous nous rencontrons encore , ma Letty , vous me verrez riche sur terre , ou heureux dans le ciel.

Que répondre ? j'étois inondée de mes larmes , & presque suffo-

quée de sanglots. — J'allai vers mon lit, je m'y jettai, il se mit à mes côtés, & nous tenant vivement embrassés, nous pleurâmes tant que la nuit dura : enfin le sommeil se joignant à l'accablement de ma douleur, je m'assoupis, & lui, comme je le vis après, m'enveloppa bien tendrement de la couverture, & tira sur moi les rideaux ; mais lorsque je m'éveillai le matin, je ne trouvai plus de Felix. — Qu'est-il besoin de vous nombrer mes agonies & mes douleurs ? elles furent cependant toutes silencieuses, on n'entendit pas le moindre gémissement m'échapper. —

Le sentiment maternel & mes devoirs envers trois pauvres en-

fans privés de leur pere m'avoient à peine rappellé au monde , qu'il fallut m'asseoir tout le long du jour au comptoir , exposée au froid , au vent , aux injures de l'arrière saison ; la bonne veuve étoit malade & passoit les fêtes de Noël à la campagne ; mes enfans & moi vivions d'épargne à la ville : hélas ! la tendre veuve , elle ne rapporta pas en ville la bonne santé , & la ville ne me fut pas plus favorable. Un soir que je me rendis à votre porte , Madame , je ne pus jamais fixer mes yeux sur aucun visage qui me fût connu. — Les vicissitudes de cette vie humaine sont si promptes , & si rapidement nous allons de ce monde dans l'autre ! — J'allois revenir sur mes



pas ; — Lors un porteur de chaise assis auprès de la pierre sur laquelle j'avois coutume de me reposer , me dit : que cherchez-vous , bonne femme ? je m'en doute ; — il y a deux jours que les gens de la maison , hommes & femmes , font partis. — Seigneur ! & pour quel pays ? — l'Italie , ma foi ; — l'Italie ? Eh quoi ! tous ? — Tous : — & cette jeune fille qui . . . la jeune fille aussi. — Ma tête étoit abbatue , & pour l'espoir de ma vie , un mot n'auroit pû sortir de ma bouche. — J'étois bien malheureuse , mais pas tout-à-fait cependant. —

Quelques heures après , occupée des soins du ménage sur notre escalier , — j'entendis les débats

temens de la mort. — Ecoutez, mes enfans. . . . J'ouvre promptement. — O tristesse ! ma protectrice moitié par terre, & moitié penchée sur un triste lit. — Je cours à elle, je la soulève, la réchauffe, — j'en pris tous les soins imaginables ; — ô envain ! — son tems étoit fini ; — elle mourut, & avec elle la seule amie que j'avois sur terre. — Longtems, longtems après j'en ai porté le deuil dans mon ame, quoiqu'elle m'eût laissé en bons effets la valeur de trois cens livres. — Alors je desirois bien ardemment la présence de mon Felix ; oh ! si j'avois été bénie de sa protection, nous aurions pu prospérer assez-bien ; mais seule, dénuée de con-

136 LA FEMME SENSIBLE.

seils , je ne savois ni réaliser , ni placer mes fonds ; car je fuyois la connoissance des hommes , & je regardois les femmes comme de dangereuses confidentes.

N'êtes-vous pas fatiguée , Madame , du long récit de mes douleurs ? le conte n'en est pas fini.... Vers minuit , environ une année après , je fus éveillée en sursaut par un bruit de fêrailles ; on limoit ou grattoit à la fenêtre de ma boutique , le bruit étoit sourd ; d'abord j'écoutois avec une forte palpitation de cœur , & je crus bientôt entendre la grande barre qui tomboit de ses gonds. — Ah ! je ne doutai point que moi , les enfans & la servante ne fussions à l'heure même tous égorgés. — Je me

lève, je secoue la domestique; j'enlève les enfans à moitié endormis, je les jette tous les trois dans un petit cabinet; nous doublons, nous renforçons loquets & verrouils, nous mettons derrière la porte une caisse, des chaises, la table, tout ce que nous pûmes avoir. Aussitôt j'entendis les battans de ma boutique s'ouvrir; le bruit que ces hommes faisoient étoit grand & hardi, tandis que la servante & moi osions à peine respirer, nous tâchions de contenir les enfans; mais le plus jeune se mit à crier, à l'instant tous les voleurs frapperent à notre porte, la seule porte qui nous séparoit d'eux: ils frappoient avec force, ils la pouffoient de leurs pieds;



1  
638 LA FEMME SENSIBLE

Polly, dans un accès de frayeur ; courut vers une lucarne criant à la garde , au secours.... Tout fut dans le silence pour un tems , les voleurs épouvantés s'enfuirent , mais en emportant tout ce qui pouvoit être de quelque prix dans la chambre & la boutique : ma main étoit penchée sur Polly , tremblantes , nous nous pressâmes l'une contre l'autre jusqu'au moment où le jour parut à la petite fenêtre. — Que faire alors ? nous écartâmes les barrières , j'entrai dans la chambre ; c'étoit mille pitiés de voir le ravage que les voleurs avoient fait , vous n'eussiez trouvé ni dans la boutique , ni dans la chambre , le plus petit reste de meubles & de marchan-

LA FEMME SENSIBLE. 139

dises. Nous allions, nous venions pleurant, nous désolant : l'instinct me conduisit vers une petite cachette derrière le lit. Là, dans un trou du mur, étoit notre trésor, — trente guinées en tout. — J'allois sans espérance ; le ciel reçut mes actions de grace, il avoit éloigné les hommes de cette proie : — j'essayois de ranimer mon courage ; mais mon cœur étoit encore trop oppressé.

Il s'agissoit alors de recommencer ; hélas ! par quels moyens ? avec quel secours ? Ce jour, & plusieurs autres jours qui le suivirent, vous m'eussiez entendue, mere désolée, souhaiter à mes enfans & à moi des logemens plus sûrs, où la rouille ne s'empare

point des loquets , & où des brigands ne peuvent , en fracassant les portes & les ferrures , dérober la subsistance du pauvre. — Mon lit m'étoit inutile , le sommeil m'avoit quittée , — ma santé dépérissoit tous les jours , un poids accablant sembloit fixé sur chaque membre de mon corps : on me conseilla de me retirer à *Hampstead* ou à *Highgate* , pour y respirer le bon air ; — conseil salutaire pour une misérable , si l'air pouvoit de quelque chose au malheur. — Cependant je quittai ma chambre , & je vins à *Highgate* prendre un petit logement. . . .

Mais chère Mrs Turney , dit la Dame , n'avez-vous jamais eu , depuis votre dernière séparation ,

des nouvelles de votre mari? — une fois, Madame, & trop certaines. — Un jour que j'étois dans ma petite hutte, une voisine officieuse, croyant me rendre service, vint me trouver avec précipitation, toute pleine de tristes nouvelles. Ah! plutôt au ciel que son ame eût pû les sentir, elle n'auroit pas été si prompte dans son zèle, elle ne m'eût pas ainsi abordée. — Bonne voisine, là sur le boulingrin, j'ai vû un homme qui a fait voile sur le Cigne, il raconte.... Le Cigne, navire des Indes? où est-il? conduisez-moi vers lui. — L'homme étoit bien près, — son visage paroissoit abattu, — il refusoit de parler, — j'insiste; — avec quelque peine



il me dit : notre vaisseau fit naufrage sur la Côte de Coromandel à huit lieues du rivage ; plusieurs de nous se jetterent dans la chaloupe , — j'étois de ce nombre ; nous donnâmes alors , & nous prîmes le dernier congé qui pût être reçu sur ce bord , de l'éternité ; la chaloupe se sauva , votre époux étoit sur le navire. — Déchirement pour le cœur ! — Je tombai dans un sombre & muet délire , — & ma voisine étoit ébahie à l'aspect de mes violentes angoisses. —

Me voilà pour la seconde fois précipitée bien au-dessous de mon propre néant , dans les dépôts les plus profonds de notre mortalité. Je me souvins alors des paroles de

*Naomy* : « Ne m'appelle point  
« *Naomy*, mais donne-moi plû-  
« tôt le nom de douleur ; car le  
« Tout puissant m'a traitée bien  
« amèrement. — A ma naissance  
je reçus le nom de Letty , & mon  
mari fut nommé Félix ; mais tout  
notre bonheur s'est changé en  
misere , & notre joie en désola-  
tion. —

Madame , le conte est fini , il  
ne reste plus qu'une suite de be-  
soins , un deuil immuable , une  
nuit épaisse répandue sur le soleil  
de ma vie ; — mais jamais aucun  
jour de cette malheureuse vie ;  
malgré tant d'inquiétudes dévo-  
rantes , mon Emilie ne sortit de  
ma mémoire. — Ce n'est que de-  
puis peu de jours que nous eûmes

144 LA FEMME SENSIBLE.

de vos nouvelles sur le chemin de Londres, nous apprîmes que vous étiez de retour en Angleterre. — mon corps a été en bute aux épi-  
nes les plus aigues, jusqu'au mo-  
ment où j'ai pu vous voir. J'ai mis  
en gage quelques robes pour trou-  
ver une charrette qui pût me con-  
duire à ce village. — Je fus intro-  
duite dans votre appartement, &  
votre gracieux & bienfaisant ac-  
cueil m'a consolée à jamais, &  
comblée de bénédictions. — O,  
vous êtes la bienfaisance même!  
— Que de graces à vous rendre,  
& pour vos bontés envers nous,  
& pour vos tendres soins envers  
ma fille! — Puisse le bon Dieu du  
ciel, pour cet acte d'humanité,  
vous conduire & vous placer près  
de

de l'homme qui touche le plus  
votre ame sous les roses de vo-  
tre rougeur.

Elle avoit raison , la bonne  
Mrs Turney. Un rouge vif colo-  
ra mon visage , — & Almeria  
poursuivant avec un sourire , dit :  
ce vint à mon tour de parler — Ne  
me remerciez jamais , digne fem-  
me , votre Emmy m'a dignement  
satisfaite , car elle est une bien  
douce fille ; sa personne & ses ma-  
nieres sont le vrai portrait de l'a-  
mabilité parée de la noblesse & des  
graces. — Ah, elle m'aime ! je veux  
vous conter comment elle m'ai-  
me. — Pendant notre voyage , je  
ne fais par quel hazard une roue  
se sépara de la voiture ; nous sui-  
vions la pente du carrosse , lorf-

*II. Partie.*

G



qu'Emmy, avec un mouvement aussi prompt que la pensée, me retient & se précipite la première; ainsi je tombai sur la pauvre enfant sans me faire de mal, excepté celui que je ressentis pour elle. — Dès que nous fûmes relevées, quoiqu'elle ne fît aucune plainte, & qu'elle détournât son visage, il étoit facile de voir à sa marche, qu'elle souffroit : moi, bien épouvantée, je vins à elle, oh ! desirant de changer mon inquiétude pour son mal, quoique certainement moins rude.... Amour, votre bras, lui dis-je, je crains que votre bras ne soit rompu. — S'il étoit vrai ce que vous dites, je me consolerois que c'eût été un moyen de préserver de mal ma

maîtresse. — Une telle affection ,  
— heureusement il n'y eut pas de  
rupture ; mais elle porte encore  
un bandage , & je ne le regarde  
jamais sans une vive émotion. —  
Ne voilà-t'il pas Lidy assise à côté  
de moi , qui parle à son tour ? —  
Tout le monde ici l'aime , papa  
& les étrangers ; elle est mainte-  
nant la favorite de papa : vous sau-  
rez , Madame Turney , que hier  
Mylord heurta de son pied contre  
le seuil de cette porte , & qu'il se  
fit une entorse ; aucun de ses gens  
n'étoit-là , votre Emmy vint avec  
précipitation pour le soutenir ,  
avec un tel regard de douleur ;  
elle lui aida à marcher jusques  
dans le salon , le fit asseoir dans un  
fauteuil , elle se hâta d'avoir un

148 LA FEMME SENSIBLE:

coussin, & posa dessus bien doucement le pied malade ; elle courut ensuite, dans la plus tendre espèce d'agitation, pour chercher des eaux spiritueuses. — La pauvre enfant étoit toute en transe ; — & elle faisoit de son mieux pour cacher son trouble ; mais Mylord sentoit de chaudes larmes tomber sur sa jambe. — Papa a dit le mot, il les sentit aussi dans le fond de son cœur. — Enfin elle leva la tête, occupée d'arranger des flanelles, mais tenant toujours son visage détourné, pour empêcher Mylord de voir qu'elle avoit pleuré. — Alors notre carrosse se fit entendre à la porte, & l'innocente créature s'enfuit avec précipitation. — Ici

il falloit voir la mere joindre ses deux mains. — Vous m'accablez, vous oppressez mon cœur, ô compatissantes Dames ! de tels aimables naturels ont instruit la jeune fille. . . . Sensible Mrs Turney, lui dis-je, que vous semble-t'il d'une idée que j'ai ? Nous vivons ici à peu de milles de Feverham, il me prend envie de vous mener visiter votre bon vieux pere. . . . Moi, Madame ! ma démarche coupable est sans doute encore gravée dans son souvenir. Ce fut une telle faute, que je doute bien qu'il veuille me la pardonner, — & il est pere : de quelle nature est-il donc ? — Allez, j'espere tout pour votre pardon, & mon espérance est



150 LA FEMME SENSIBLE.

bien fondée. — Vous resterez aujourd'hui avec nous, & nous demanderons, & nous obtiendrons le consentement de notre papa. — Elle avoit besoin d'être seule, son cœur débordoit, tant les petits soins se montrent sous une face d'importance aux cœurs peu accoutumés à la bienveillance. — Monsieur, n'avez-vous pas souvent entendu dire, qu'un nombre de petites affections s'emparant de l'ame, effilent & ruinent peu-à-peu le pouvoir d'une grande passion, comme si l'amour pouvoit être compté pièce à pièce? — Mrs Turney m'a prouvé tout le contraire. L'amour est certainement un feu qui, plus il s'accroît, plus il s'épand, &

plus l'ame aimante cède , se laisse entraîner au moindre fil de sensibilité.

Laissons la morale. — L'honnête Mrs Turney se retira , je me dépêchai de faire ma toilette , & Polly se mit à arranger mes cheveux. — La créature , dans son babil , commença par ces paroles : j'ai un pardon à demander à Mylady , pour une faute.... Quelle faute , Polly ? — Ah , Mylady ! l'autre jour Miss Emmy me confioit qu'elle devoit aller faire un tour de promenade avec Madame ; je suis femme de chambre , & j'avoue que je j'ai — Douce Emmy , je fais des nouvelles ; mais sur votre vie , n'en dites pas un mot : la promenade de

152 LA FEMME SENSIBLE.

demain est pour aller voir votre mere, que notre Mylady a trouvée près d'ici. — Ma mere, las ! & elle devint aussi rouge que l'écarlatte. — Lorsqu'elle se fut un peu remise, tout en tremblant, elle me demanda : mais n'ai-je pas un pere aussi, Polly ? J'ignorois quelle étoit son idée ; je me mis à sourire. — Non, Polly, je ne serois point honteuse d'être la fille de pauvres gens, pourvû qu'ils fussent honnêtes ; mais il m'est bien dur & bien triste de penser que je puis être l'enfant du crime & de la débauche. — Et pourquoi pensez-vous cela, mon enfant ? Pourquoi, Polly ? Mrs Gossiper vint, il y a quelque tems, faire visite à notre gouvernante

Mrs Grizeld ; tandis qu'elles se parloient tout bas assises dans la salle, je la traversai pour aller prendre des cerises dans une armoire, & mon oreille étoit beaucoup plus fine que je ne le desirois alors, j'entendis Mrs Gossiper qui disoit : il me semble, Mrs Grizeld, que votre petite enfant trouvé le porte sur un bien haut ton. — Chut, chut, dit la bonne Grizeld, notre jeune Dame seroit bien offensée si elle vous entendoit, & mon bon maître & ma maîtresse ; ils sont tous aussi tendrement passionnés pour elle, que si elle étoit de la famille. Je repassai près d'elles, mais avec le visage un peu détourné, de peur qu'elles ne vissent que mes yeux



étoient pleins. — Vers le soir je dis tout bas à Mrs Grizeld, que j'avois quelque chose à lui dire qui me touchoit de bienprès ; & je la priai de monter avec moi dans ma chambre ; — là, je jettai mes bras autour de son cou, je lui avouai que j'avois entendu les choses obligeantes qu'elle avoit dites de moi, la conjurant avec vivacité de me dire tout ce qu'elle favoit ou voudroit me laisser entendre à mon sujet ; — mais tout ce qu'elle avoit appris, ou tout ce qu'elle voulut me dire n'étoit rien.... Mylady, cela n'est-il pas bien tendre ? Charmante naïveté, répliquai-je en même tems que Lidy ! — Cependant ma toilette fut finie, & ma sœur & moi,

nous tenant par la main , nous vinmes donner à papa notre bon jour.

Bon-jour, mes chers enfans, eh bien, Almeria , où en êtes-vous avec votre jeune élève? j'apprens que vous avez conduit ici sa pauvre mere: ô , papa! de telles scènes, une telle histoire, tant de reconnoissance, des graces si naïves! — Ce matin, à la pointe du jour, Emmy s'est échappée, avec la souplesse d'un jeune chat elle a franchi l'escalier, ouvert la porte, la voilà sortie, & elle a tout à fait épuisé sa petite bourse pour acheter des ajustemens. — Lorsque nous sommes descendues, j'ai vû que *Dick* la suivoit avec un bien gros paquet. — Qu'avez-

156 LA FEMME SENSIBLE.

vous donc là, Emilie? — je vous demande pardon, Madame, c'est simplement quelques habits pour ma mere & mes freres. — Allons, déployez-nous votre paquet, que nous connoissions un peu votre goût. — Elle l'a défait sur le champ, & en a tiré des ajustemens, des habits verts, des garnitures vertes, & cela bien arrangé, bien plié. — Mais, dites moi, Emmy, pourquoi avez-vous tout choisi de la même couleur? — Afin que nous puissions tous être parés de la couleur favorite de la maîtresse à qui nous appartenons tous.

A cette voix qui leur étoit connue depuis peu, les petits freres sont bien vite accourus pour bai-

fer cette bouche si intéressante & si jolie ; la mere est venue la dernière. — Ils couroient , ils fautoient : celui qui étoit assez grand pour aller jusqu'aux bras de sa sœur , lui serre la main ; les autres veulent au moins la tenir par sa robe , tandis qu'elle , dans la plus vive émotion , les embrassoit , les pressoit tour-à-tour : vous eussiez vû son sein agité du mouvement convulsif de l'intérêt le plus tendre. — Mylord a souri avec le regard du ciel , lorsqu'il annonce l'indulgence. — Nous lui rapportions à l'envi différens traits de l'histoire de la veuve. — Ensuite , prenant un air plus flatteur , je lui ai dit , cher papa , j'ai une grace à vous demander ; mais je ne veux



158 LA FEMME SENSIBLE.

pas dire quelle grace, que vous n'ayiez promis de me l'accorder. — Quoi, mon enfant ! des conditions ? non, non, parlez librement, & alors, si je le puis.... C'est de conduire moi-même ces bonnes gens dans le sein de leur pere. — Il y a consenti : — papa m'a-t'il jamais dit non ? — Vers le soir, Mylord prit mon bras, me conduisit vers une alcôve, & commença par ces mots. — Sonnez pour qu'on appelle Emilie. — Il falloit la voir s'arrêter à la porte, cette pauvre enfant, pleine de rougeur & de crainte, de peur que quelque chose de mal ne lui fût échappé sans le vouloir. — Elle n'étoit pas encore remise du trouble, des émotions que l'aven-

ture de la veille lui avoit fait éprouver. — Emmy, dit Mylord, approchez - vous de moi : je me suis servi de beaucoup de médecins en ma vie , mais vous êtes la seule d'entre eux que je n'ai point récompensée : que pourrai - je donc faire pour vous , mon enfant ? — Emmy étoit honteuse & muette. — Votre amie Almeria m'a dit que vous aviez un vertueux & vieux grand papa , homme de mérite , mais pauvre ; voulez-vous aller le voir , & en votre nom , lui présenter cet écrit qui lui donne un titre à un revenu de quatre-vingt-dix livres ? je fais que votre jeune cœur aura du plaisir à faire ce présent , & ceci n'ôte rien de ce que nous vous devons

à vous-même en particulier. —

La jeune fille étoit ébahie , oppressée ; elle tomba sur ses genoux en silence , & enfin ses larmes déborderent , mais sans prononcer une syllabe. — De quoi s'agit il ? Qu'a donc la petite niaise à pleurer ? — Séchez vos larmes , elles me blessent ; allez , Emmy , allez , calmez-vous. — Elle se leva & sortit.

Je n'étois pas loin de vous ce jour où vous observiez que les plus tendres scènes de bienveillance , les moyens les plus simples & les plus rians de faire le bien , se trouvoient dans ce que l'on appelle la *basse vie* : vous souvenez-vous alors de cette personne qui se moquoit d'un certain théâtre où il ne

paroît pas une ame sans sa livrée & son écuillon ? Non , disiez-vous avec chaleur ; ce n'est point dans le haut rang , mais dans la classe vulgaire , dans le petit coin du grenier , que respire souvent l'ame la plus capable d'attacher , d'émouvoir & d'instruire. Là , les gens sont simples , libres du joug de la mode , & de la contrainte de certains préjugés : c'est là qu'on trouve le champ de la nature , sans culture ; il est vrai ; mais l'art & ses manœuvres ne lui ont point enlevé sa parure native. — C'est là que mon ame se plaît à errer & à méditer. — Ai-je bien saisi votre leçon ? & lorsque je souriois à toutes vos paroles avec l'air de l'approbation , quelles pensez-vous



alors qu'étoient mes idées, sinon de la veuve Turney, & de sa jeune famille toute simple & naturelle ?

Le lendemain nous partîmes pour Feversham : à un demi mille de la tranquille demeure du curé, je fis arrêter le carrosse avec la mere & les enfans. — Descendons, ma sœur, descendez, Emilie, nous essayerons d'aller à pied jusqu'à la maison de votre grand papa. — Nous entrâmes sans cérémonie, & nous trouvâmes le bon vieux couple qui déjeunoit avec du lait nouvellement trait, & du pain bis. — Dieu vous bénisse, dit en entrant notre petite troupe : — les bonnes gens nous regardèrent fixement d'un air un peu confus ; car ils n'étoient pas ac-

LA FEMME SENSIBLE. 163

coutumés à de telles visites. —

Voulez-vous nous permettre de partager votre déjeuner ? — Dé-

borah fut appelée , on plaça du lait tout chaud sur la table , &

quelque chose que je ne puis définir , donna à ce lait & à ce pain

grossier , le goût le plus exquis.

M. Thompson , lui dis-je , vous nous regardez sans doute comme

des gens bien hardis ? — Non ,

belle jeune Dame , votre air & vos manières annoncent trop bien

ce que vous êtes. — Mais , je vous en prie , M. Thompson , où sont

vos deux enfans , nous espérions de les voir avec vous ? — Ils sont

en apprentissage , Madame ; mais comment se peut-il que d'aussi

grandes Dames que vous paroî-

sez l'être, ayent quelque connoissance de mes affaires ? — O, Monsieur ! nous en savons là-dessus plus que vous ne pensez. N'aviez-vous pas autrefois une fille ? — Je l'avois, je l'avois ; mais elle est morte depuis plusieurs années, ou c'est bien pis que si elle étoit morte. — Nous imaginions pouvoir vous donner des nouvelles ; — appelez votre domestique, je vous prie. — Mrs Déborah, depuis combien de tems êtes-vous dans la famille ? — Il y a environ sept ans, Madame. — Vous souvenez-vous d'une certaine jeune fille qui vint un jour à votre porte ? Je m'en souviens, Madame, je m'en souviens, je n'ai jamais pû l'oublier, elle

m'a souvent fréquenté dans mes songes : — en vérité, je la pris dans le tems pour quelque chose d'extraordinaire, & mon maître m'a souvent dit depuis que c'étoit sa fille.

Ah ! s'écria le bon vieillard, j'étois malheureusement engagé ce jour-là à dîner avec un voisin : à mon retour je la fis suivre par différens chemins ; mais elle étoit déjà trop loin pour qu'on pût la rejoindre : lorsque Déborah nous a conté comment notre vieux chien l'avoit flattée & caressée, je vis bien que c'étoit la fille bien aimée de mon cœur, l'enfant de mes entrailles ; — mais son cœur étoit dénaturé : ne devoit-elle pas se laisser voir un moment, sup-



166 LA FEMME SENSIBLE.

posé qu'elle voulût nous quitter encore ?

Non, elle n'étoit point insensible, M. Thompson ; elle avoit fait tout le chemin de Londres à pied, sans autre dessein que de jeter un regard sur le lieu qu'habitoient ses bien-aimés parens, & pour recevoir, s'il lui étoit possible un jet de leur ombre, tandis qu'ils passeroient devant elle sans la connoître.

Alors nous lui racontâmes comment sa fille avoit baissé la poussière que ses pieds avoient foulée, en la baignant de ses larmes de douleur & de repentir : là ils pleurerent abondamment ; mais le bon vieillard bien davantage que sa femme. — O, ma fille ! s'écria-

LA FEMME SENSIBLE. 167

t'il, comme si elle eût été devant lui, vous étiez bien coupable ; mais la peine a été trop sévère. — Hélas ! j'étois loin de désirer que votre faute vous entraînât jusques dans la mendicité. — Ne savois-tu pas, ma chere enfant, que tu avois de droit une portion du fruit de mon travail ? pourquoi ne pas revenir dans mon sein, partager le pain de tes freres ? — Dites-moi, Madame, vit-elle ? puis-je la voir encore avant que le tems soit venu où quittant cette terre, je ne pourrai plus jouir de ses regards. — Elle est vivante, vous pourrez la voir encore, vous pourrez la voir aujourd'hui, & cette jeune fleur (en montrant Emilie) est, — votre cœur ne

vous dit-il rien ? elle est sa fille. —

Approchez, Emmy, tombez aux genoux de votre grand papa, demandez - lui sa bénédiction. —

Aussi prompte que l'éclair, Emmy fut aux pieds du vieillard ; ferrant, pressant ses respectables genoux. — Que le rédempteur des hommes vous bénisse, s'écria-t'il, aimable créature ; — mais levez - vous, expliquez - moi ces étonnans prodiges. S'ils sont vrais, ils sont trop forts pour mon cœur. — Il l'éleva dans ses bras, & voyant dans son œil une larme : — larme compatissante ! ô vous êtes du moins l'enfant de mon cœur, si vous n'êtes pas . . . .

Je suis votre enfant, la fille de votre fille bien aimée. — Elle es-

fuya

luya ses yeux, & se tournant de notre côté : voilà ma maîtresse ; dit-elle, & toute jeune qu'elle est, elle est la mere de Mama & de nous tous. — Alors elle tira de son sein le parchemin : — voilà ce que Mylord son pere, veut que je vous présente en mon nom.

Le bon vieillard prit l'écrit, le lut du commencement jusqu'à la fin. — Son étonnement ne peut se rendre, il fit un mouvement bien naturel, & mettant sa main gauche sur son cœur, dans une espèce de ravissement, il sortit de ses lèvres un son confus. C'est trop, trop, en vérité.... Alors nous entendîmes le carrosse arriver à la porte ; la mere, les enfans entrèrent, & tremblans, ils



se jetterent dans les bras du patriarche. — Ses yeux reconnurent les traits de sa fille chérie, il laissa tomber ses mains sur elle, il sanglotta & baigna de ses larmes son visage. — Enfin jettant sur moi un regard, il paroissoit se réveiller comme d'un songe. — Il vouloit former des remerciemens; mais sa langue lui refusoit des expressions. — Il n'avoit point aperçu les enfans : — il fut frappé à l'aspect des enfans. — A qui sont-ils, Letty? — Ils sont les enfans de Letty, son sang, votre sang. — Ah ! dit le vieillard, que le bonheur soit leur nom & le mien ! Je désespérois de jamais revoir ton visage, ma Letty, & je vois le visage de tes enfans : venez tous contre

LA FEMME SENSIBLE. 171

mon sein , venez , mes enfans.

O journée de délices ! Que j'étois légère le soir en allant à mon lit ! comme je dormis ! j'étois contente de mon cœur. Le soir nous fîmes nos adieux au bon vieux couple ; nous nous embrassions , nous nous aimions tous : la sensible Déborah ne fut pas oubliée , ni l'offre de sa couronne qui ne fut point perdue.

Depuis cette scène intéressante deux ans se sont écoulés , & une fois , tous les étés , j'ai pris un dîner avec cette simple famille dans leur nouvelle demeure ; elle est bocagere & champêtre. — Vous connoissez maintenant leur histoire ; la touchante amabilité d'Emilie vous étoit déjà connue,

F I N.

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.

### P R E M I E R E P A R T I E.

I N T R O D U C T I O N ,	page 1.
Chap. XI. <i>De la timidité, un caractère ; son opinion sur ce sujet.</i>	9
Chap. XII. <i>Des intérêts mondains.</i>	16
Chap. XIII. <i>L'Homme sensible amoureux.</i>	23
Chap. XIV. <i>Il se met en route. — Le mendiant &amp; son chien.</i>	30
Chap. XIX. <i>Harley retourne chez le Baronnet. Louable ambition d'un jeune homme qui veut être quelque chose dans le monde.</i>	41
Chap. XX. <i>Il visite Bedlam. Dresse d'une femme.</i>	54
Chap. XXI. <i>Le Misantrope.</i>	68



## T A B L E

Chap. XXV. <i>Ses connoissances en physionomie.</i>	82
Chap. XXVI. <i>L'Homme sensible dans un mauvais lieu.</i>	91
Chap. XXVII. <i>Ses connoissances en physionomie sont un peu douteu- ses.</i>	100
Chap. XXVIII. <i>Il tient sa paro- le.</i>	104
Chap. XXIX. <i>Les angoisses d'un pere.</i>	139
Fragment. <i>Ses succès avec le Baron- net.</i>	154
Chap. XXXIII. <i>Il quitte Londres, — Caractère de ses compagnons de voyage.</i>	159
Chap. XXXIV. <i>Il rencontre une ancienne connoissance.</i>	170



## DES CHAPITRES.

### SECONDE PARTIE.

Chap. XXXV. *Il perd une ancienne connoissance. — Aventure qui en est la suite.* page 1

Chap. XXXVI. *Il retourne dans la maison de sa tante. — Un exemple de son bon naturel.* 12

Fragment. *L'Homme sensible parle de ce qu'il n'entend point. — Un incident.* 18

Chap. XL. *L'Homme sensible jaloux.* 27

Fragment. *Le Pupille.* 51

Chap. LV. *Il voit Miss Walton, il est heureux.* 72

Ch. LVI. *Les émotions du cœur.* 83

Conclusion. 86

Fin de la Table.



---

## ERRATA.

PAGE 10, ligne 15, au lieu de  
laisse-moi, *lisez*, laissez-moi.

Page 80, ligne 3, frappa sept  
fois, *lisez*, frappa onze fois.

Page 106, ligne 1, troisième,  
*lisez*, seconde.

Idem, ligne 6, ouvrir, *lisez*,  
fermer.

